

LA CAMPAGNE ET LES VILLES DU LITTORAL SEPTENTRIONAL DU PONT-EUXIN (NOUVEAUX TÉMOIGNAGES ARCHÉOLOGIQUES)

ALEKSANDRA WĄSOWICZ

Il semble superflu de vouloir prouver à quiconque s'intéresse au problème qui nous préoccupe, que les recherches sur la colonisation grecque ont — de nos jours — connu une renaissance et subi une relance marquée.¹ « Les érudits franchissent les enceintes des villes » et désormais la question du peuplement (pris dans le sens le plus ample du mot), les rapports entre « ville » et « campagne », la chora et les komai, retiennent l'attention particulière des archéologues. L'article de E. Sereni « Ville et campagne », publié à quatre reprises dans différents milieux scientifiques², les rapports et discussions sur la « Città e il suo Territorio » tenus lors du congrès de Tarente³ et enfin de nombreuses études consacrées à ce sujet et parues dans les revues scientifiques témoignent du vif intérêt que manifestent les archéologues à l'égard de ce domaine. Ce nouveau aspect de recherches est occasionné — entre autres — par l'actualité et l'importance de ces problèmes par rapport aux études portant sur d'autres époques historiques, sur celle du Moyen Age par exemple. Par ailleurs, on ne saurait nier — à ce propos — le rôle de récentes découvertes archéologiques relatives à l'Antiquité, pour ne citer que celles effectuées à Chersonèsos, à Berezan, à Métafonte, qui stimulèrent les historiens à réexaminer le problème « ville — campagne » ; leurs études ont — à leur tour — influencé les archéologues dans leurs travaux et leur ont fait voir de nouvelles perspectives. J'estime fort juste cette orientation de recherches sur le peuplement, surtout en ce qui concerne l'époque de la colonisation grecque où l'on relève le phénomène caractéristique de la culture grecque, notamment celui de la colonie, de la polis, phénomène qui embrasse à la fois la ville et la campagne.

Ce nouveau point de vue — pour ce qui est de la période de la colonisation grecque — n'est nullement traditionnel. On manque d'études détaillées à ce sujet, on hésite devant le choix des méthodes de travail, les fins auxquelles elles visent n'étant pas toujours précises et déterminées. Par ailleurs, nous savons fort peu sur le caractère de la campagne grecque

¹ Le présent article a été écrit en marge d'une étude plus vaste sur la topographie des villes grecques antiques du littoral de la mer Noire, dans le cadre des travaux de l'Institut d'Histoire de la Culture Matérielle de l'Académie Polonaise des Sciences, sous la direction du professeur K. Majewski.

² E. Sereni, *Città e campagna nell'Italia preromana*, dans *Critica marxista* IV, 1966, 3, pp. 73—100 ; Idem, *Villes et campagnes dans l'Italie préromaine*, dans « Annales. Economies, Sociétés, Civilisations » XXII, 1967, 1, pp. 23—49 ; Idem, *Ville et campagne dans l'Italie pré-*

maine, dans VDI, 1967, 2, pp. 77—97 (en russe) ; Idem, *Città e campagna nell'Italia preromana*, dans Convegno di Studi *La città etrusca e italica preromana*, Bologna, 31.V—3.VI, Ferrara 4—5 VI.1955 (sous presse).

³ Settimo Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto 8—14, X, 1967, avec les rapports de : E. Lepore, *Per una fenomenologia storica del rapporto città — territorio nella Magna Grecia* ; G. Vallet, *Cité et territoire dans les cités grecques d'Occident* ; Em. Condurachi, *Problemi della πόλις e della χώρα nella città greche del Ponto Sinistro*.



Fig. 1. — Carte de la répartition des principales colonies grecques au bord de la mer Noire.

et sur l'agriculture antique, et les références littéraires, fort succinctes et souvent fragmentaires, ne facilitent guère l'interprétation des données archéologiques. A l'étape où nous sommes, on ne fait qu'assembler les témoignages et établir les faits; or, ce qu'il nous faut, en premier lieu, c'est poser les jalons de nouvelles orientations de recherches⁴.

Il y a tout lieu de croire que les études ayant trait au problème « ville — campagne » de la période médiévale seraient susceptibles de nous servir, les méthodes des fouilles archéologiques des agglomérations rurales ayant été adoptées avec succès et mises au point. Dans ce domaine, à part les ouvrages monographiques relatifs à de particulières unités d'habitat, on entreprend des tentatives de définitions de certains phénomènes et de certaines notions; en d'autres mots, on vise à préciser ce qu'était au Moyen Age la « ville » et la « campagne », et quels sont les critères qui nous permettraient de différencier et distinguer ces deux éléments d'habitat. Or, les méthodes des recherches portant sur la disposition des aires urbaines et rurales (méthode dite métrologique-géométrique) et sur leur interdépendance, sont déjà partiellement élaborées et adoptées. Les études sur les unités de longueur et de superficie employées au Moyen Age se trouvent considérablement avancées. Au fait, on vient de constater que plus d'une fois dans le plan d'un site moderne, des traces d'un plan médiéval se laissent dépister, ce qui témoigne d'une remarquable persévérance d'anciennes structures d'habitat⁵.

Je ne prétends évidemment pas caractériser les rapports entre « campagne » et « ville » sur les côtes de la mer Noire, toute tentative de trancher la question à ce sujet aurait été, au point où nous sommes, fort prématurée. La présente étude, aux objectifs bien plus modestes, se propose d'aborder les questions suivantes: 1° j'aimerais signaler quelques récentes sources archéologiques que je juge importantes, et présenter la méthode à laquelle on a eu recours pour les analyser, discuter, interpréter. J'ai choisi, à titre d'exemple, les environs d'Olbia, de la Crimée Occidentale et du Bosphore. 2° Je tiens à esquisser un bref aperçu sur l'état actuel des recherches relatives au problème « campagne — ville » sur les terrains en question, cette mise au point, fort succincte d'ailleurs, visant à remédier à la carence d'un aperçu général à cet égard dans la littérature scientifique. 3° Je voudrais également évoquer et mettre en relief les avantages dont nous sommes en mesure de bénéficier grâce aux nouvelles données archéologiques qui nous font entrevoir des perspectives séduisantes pour l'interprétation des questions telles que: la théorie de la colonisation (la théorie du synœcisme l'emportant à l'heure actuelle sur celle des *emporia*), le rôle du peuplement rural et de la formation de la chora (zone environnante des colonies), l'origine des villes fondées par les colons, strictement dit la genèse du système régulier selon lequel celles-ci avaient été construites. 4° Je désire

⁴ Ce nouvel aspect du problème « ville et campagne » dans la période de la colonisation grecque a été souligné dans le rapport de G. Vallet, avec un relief accusé, lors du Congrès à Tarente.

⁵ J'entends ici les recherches sur le problème « ville-campagne » poursuivies dans les milieux scientifiques polonais. La littérature à ce sujet étant immense, je ne mentionnerai que quelques publications, à titre d'exemple. Du point de vue des historiens: *Villes et campagnes. Civilisation urbaine et civilisation rurale en France*, Recueil publié sous la direction de G. Friedmann, Paris, 1953; *Les origines des villes polonaises*, Recueil de travaux publiés par P. Francastel, Paris — La Haye 1960; A. Gieysztor, *Villes et campagnes slaves du X^e au XIII^e siècle*, dans Deuxième Conférence Internationale d'Histoire économique, Aix-en-Provence, 1962, Paris 1965, II, pp. 87—105; W. Hensel, L. Leciejewicz, *Villes et campagnes*, dans

« Annales. Economies, Sociétés, Civilisations » XVII, 1962, 2, pp. 209—222; W. Hensel, *L'archéologie et la culture matérielle des campagnes. Quelques remarques sur les méthodes de recherches*, dans Deuxième Conférence..., II, pp. 107—123. Du point de vue des urbanistes: T. Zagrodzki, *Le plan régulier de la ville médiévale et la limitation métrologique*, Wrocław, 1962 (en polonais); nombreux articles au sujet de la méthode métrologique-géométrique, entre autres ceux de J. Pudelko, dans « Kwartalnik Architektury i Urbanistyki », Warszawa (en polonais). Du point de vue des géographes: M. Kiełczewska-Zaleska, *L'ancien morcellement des champs avant la séparation au XIX^e siècle dans la Poméranie de Gdansk*, dans Actes du Colloque international organisé par la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy, Nancy 2—7 septembre 1957, « Annales de l'Est », Mémoire n° 21, Nancy 1959, pp. 343—352.

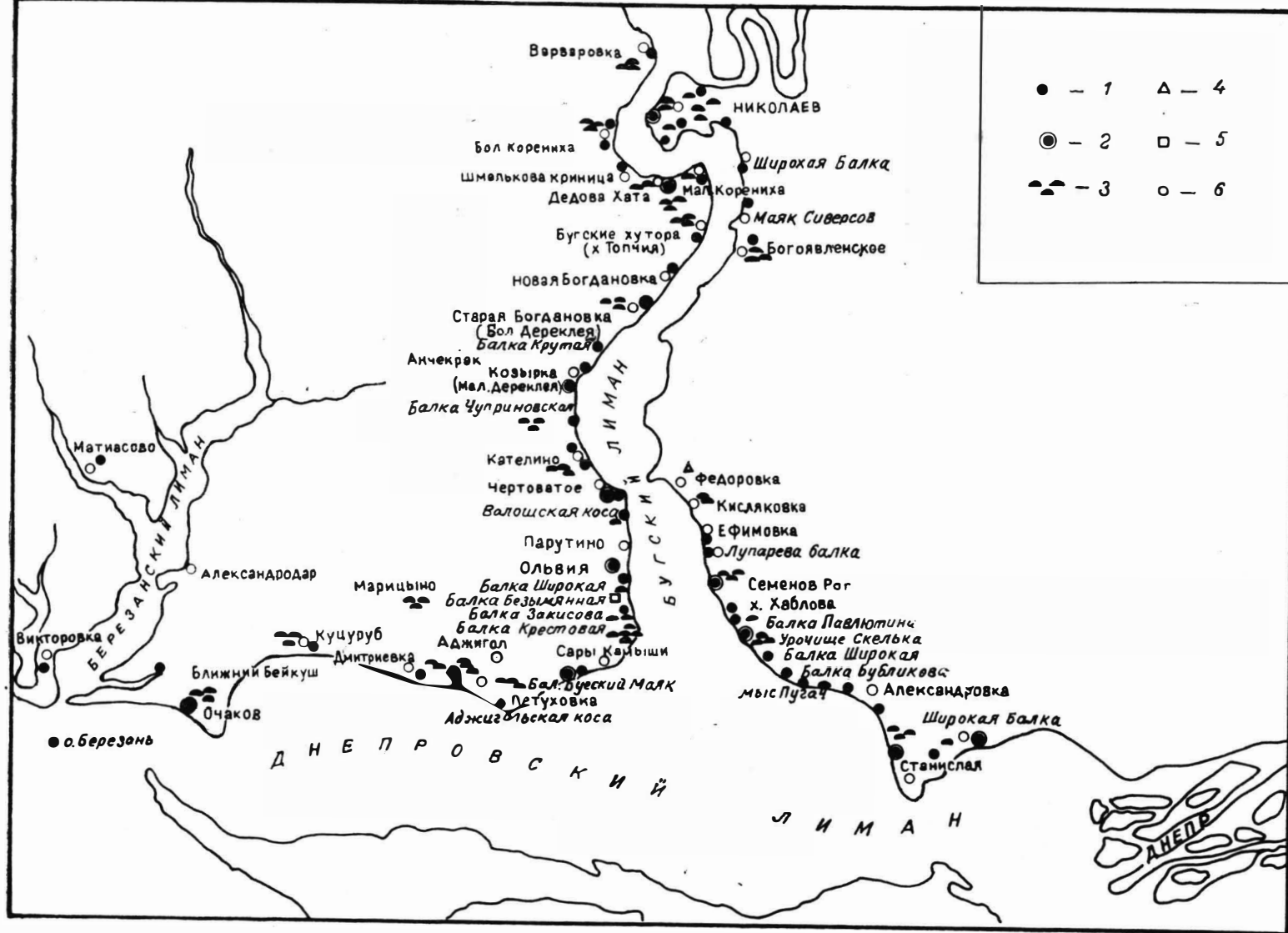


Fig. 2. — Carte du peuplement autour d'Olbia pontique le long du liman du Boug : 1, 2, sites antiques ; 3, nécropoles ; 4, 5, 6, sites contemporains (d'après F. Stiehl, 1956, fig. 1, p. 256).

attirer l'attention du lecteur sur l'importance et l'utilité des études comparatives dans le cas examiné (par exemple le plan d'une ville avait-il été, oui ou non, lié aux lotissements agraires?).

Dans l'histoire de la colonisation grecque des côtes septentrionales de la mer Noire, la plus ancienne étape de la formation des rapports « campagne — ville » se laisse le mieux retracer dans les régions du liman du Dniepr et du Boug (aux environs d'Olbia). A partir de l'année 1947, des fouilles et prospections archéologiques ont été pratiquées sous le patronage de l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences de Kiev (L. Slavin, F. Štitel'man). Après l'année 1960 les membres du même Institut, secondés par le Musée de l'Ermitage (Leningrad) ont entrepris des fouilles systématiques dans l'île de Berezan (V. Lapin, K. Gorbunova) (fig. 1).

Vers la fin de l'époque de bronze, sur le territoire en question, l'habitat indigène subit un développement marqué ; mais pour ce qui est du peuplement de ces aires dans la période antérieure à la colonisation grecque (VIII^e — VII^e siècles), on ne saurait trancher la question d'une manière définitive. A en juger par les témoignages dont nous disposons pour cette période, l'habitat indigène dans la région du liman aurait connu un déclin — sinon une éclipse — par rapport à la période précédente⁶.

Par contre, vers la fin du VII^e siècle et au début du VI^e siècle, les sources archéologiques accusent une expansion manifeste du peuplement que connurent les terrains du liman du Boug⁷ (fig. 2). La densité du peuplement que l'on observe sur ces terrains, à cette époque, contraste sensiblement avec les régions fort peu peuplées de l'arrière-pays ; ce n'est qu'à la rive droite du Dniepr moyen que se concentre l'habitat dans cette période, comme c'était le cas dans la période précédente. C'est d'ici, à partir de la fin du VII^e siècle, que datent de nombreuses importations grecques, tandis que sur les territoires situés entre le Dniepr et la mer, ces trouvailles font complètement défaut (fig. 3). La seconde région où se trouvent concentrées les importations grecques, ce sont les environs du liman, donc à l'emplacement des agglomérations mentionnées qui remontent à la fin du VII^e et au VI^e siècles⁸.

La littérature dont nous disposons à ce sujet⁹ nous permet de préciser quelques caractéristiques du peuplement, typiques pour le liman du Boug. Ces établissements qui tous remontent à la fin du VII^e siècle et au VI^e siècle sont assez denses, surtout sur les côtes du liman (jusqu'à présent on y a mis au jour à peu près 20 sites datant de cette époque).¹⁰ Tous ces établissements accusent un caractère relativement uniforme ; de petites dimensions, ouverts (sans enceintes), ils consistent en cabanes en terre ou bien en constructions en pierre élevées à même le sol. L'emploi des systèmes rudimentaires pour l'écoulement des eaux, des portes, des niches et l'escalier témoigne du niveau élevé de l'architecture de l'époque. Ces habitations indiquent un caractère spécifiquement rural, l'agriculture (silos servant de dépôts de blé, outils agricoles, restes de grain), la pêche et l'élevage du bétail étant les principales occupations de leurs habitants. La poterie faite au tour prévaut sur celle façonnée à la main ; nous y retrouvons également un grand nombre de céramique grecque importée (céramique

⁶ I. Jacenko, *La Scythie aux VII^e — V^e siècles av. n.è.*, Moscou, 1959, pp. 21 et suiv. (en russe) ; Kapošina, 1956, p. 213.

⁷ I. Jacenko, *op. cit.*, pp. 25 et suiv. ; Domanskij, 1961, p. 29 ; F. Štitel'man, 1956.

⁸ W. Petrenko, *La rive droite du Dniepr moyen aux V^e — III^e siècles av.n.è.*, Moscou, 1967 (en russe) ; N. Onajko, *Les importations antiques des régions du Dniepr et du Boug aux VII^e — V^e siècles av. n. è.*, Moscou, 1966 (en russe), avec bibliographie.

⁹ I. Fabricius, *Carte archéologique du littoral nord de la mer Noire de l'Ukraine*, Kiev 1951 (en russe) ; Slavin, 1951, pp. 62—65 ; Slavin, 1955 ; F. Štitel'man, 1954 ; F. Štitel'man, 1956 ; Kapošina, 1956 ; Domanskij, 1961 ; Lapin, 1966.

¹⁰ V. Zuc, *Sur la question de l'origine de l'Etat d'Olbia*, dans « Archeolohija », Kiev, 1965, XIX, pp. 36—46 (en ukrainien).

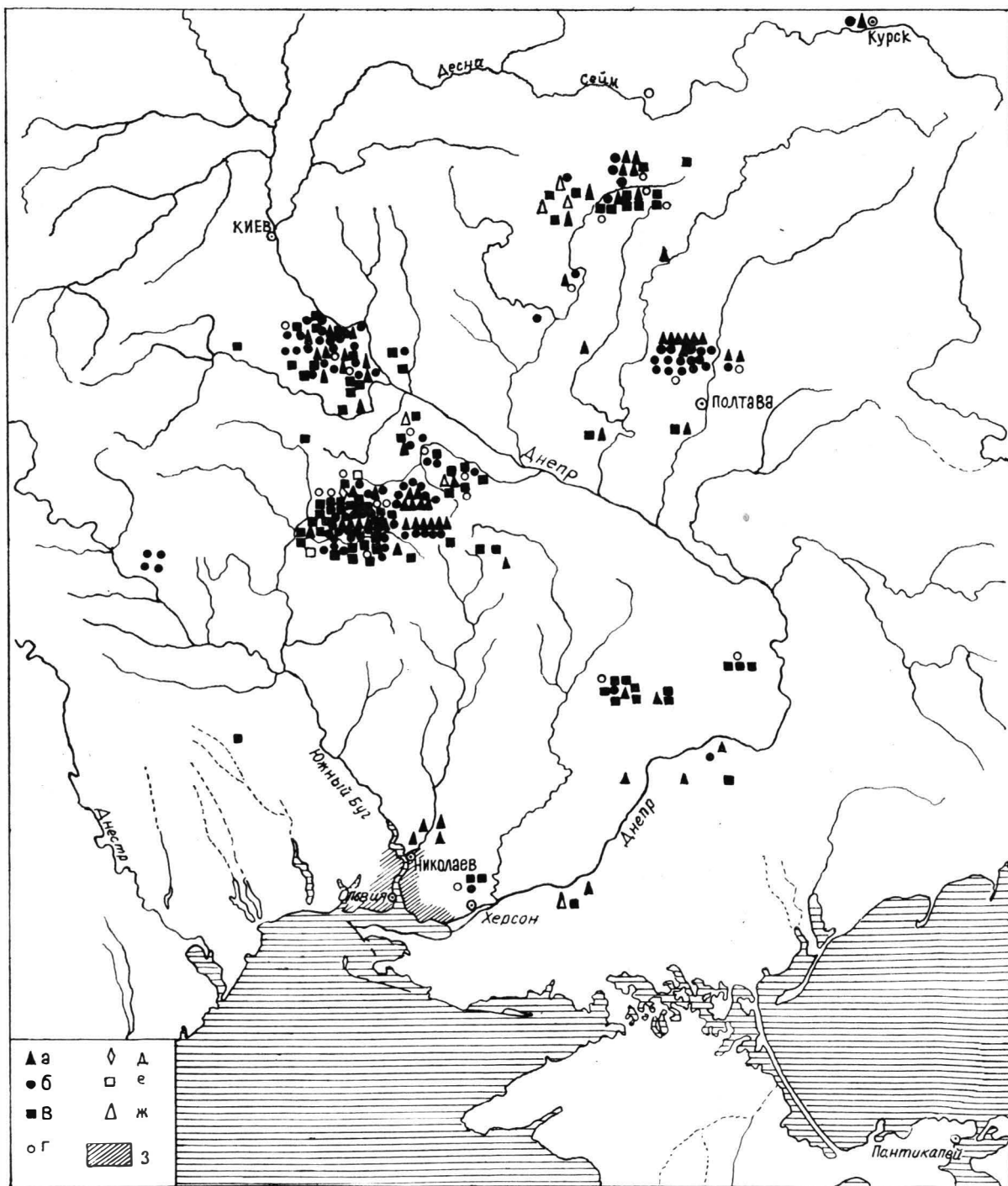


Fig. 3. — La répartition des importations grecques (VI^e—V^e s.) dans le bassin du Dniepr et du Boug : 1, amphores, 2, récipients en terre cuite, 3, objets de métal, 4, perles, 5, objets en verre, 6, autres objets, 7, trouvailles fortuites, 8, sites du liman du Dniepr et du Boug (d'après N. Onajko, *Les importations* ... fig. 7, p. 45).

peinte et amphores). Assez fréquentes sont les petites « monnaies » de bronze datant du VI^e siècle qui affectent la forme de la pointe d'une flèche ou celle d'un petit poisson (les dauphins). Bref, l'ensemble de la civilisation matérielle porte l'empreinte profonde de la culture grecque.

Rappelons encore — car je ne reviendrai plus là-dessus — qu'un nouveau développement très animé de l'habitat rural a été constaté sur ces territoires au cours des IV^e — III^e siècles¹¹.

A présent il nous faut étudier la colonisation grecque de ces régions — ainsi que le fait V. Lapin¹² — en faisant état de l'extension de tout l'habitat que l'on observe vers la fin du VII^e et au début du VI^e siècle. Le premier établissement incontestablement grec — tel est l'avis unanime des chercheurs — a été constitué vers la moitié du VII^e siècle, dans l'île de Berezan, à l'embouchure du liman du Dniepr et du Boug. Bénéficiant des résultats des fouilles récentes qu'il confronte avec l'état actuel des recherches, V. Lapin s'estime autorisé de supposer que le site de Berezan ne différerait guère, à cette époque, des autres sites du liman, et que l'aménagement de ces établissements était à peu près le même partout. Ainsi, on y relève les mêmes constructions rectangulaires (cabanes en terre ou constructions en pierre), la poterie faite au tour recueillie lors des fouilles est bien plus nombreuse que celle façonnée à la main (importations grecques en grande quantité); la population, de l'avis de V. Lapin, y aurait pratiqué en premier lieu, l'agriculture et les métiers, le commerce n'ayant été qu'une occupation secondaire.

Rappelons — à titre d'exemple — l'un des établissements situés dans le liman du Boug, appelé Širokaja Balka qui nous est relativement bien connu grâce aux fouilles effectuées en 1949¹³. Ce site se trouve à 1,5 km au sud d'Olbia (à proximité des confins de sa nécropole), sur une côte élevée du liman, entre deux vallées profondes. La topographie de Širokaja Balka suggère un rapprochement avec la situation géographique d'Olbia et avec d'autres sites du liman datant de cette période. On y retrouvera également des analogies frappantes avec les établissements avoisinants pour ce qui est des constructions d'habitation (cabanes en terre et constructions en pierre, murs polygonaux, et en briques crues, la présence des fours et de marches d'escalier, traces de portes). On note également la prédominance de la poterie faite au tour sur celle façonnée à la main, et enfin une quantité d'importations grecques remontant encore à la fin du VII^e siècle. Il y a tout lieu de penser que le site de Širokaja Balka ait été plus ancien que l'établissement grec fondé à Olbia et qu'il ait été plus ou moins contemporain du site grec de Berezan.

A l'heure actuelle, à la suite des trouvailles recueillies au cours des fouilles, la plupart des archéologues datent les origines de l'établissement grec à Olbia, du début du VI^e siècle¹⁴. Ces découvertes ont nettement prouvé l'existence d'un peuplement remontant au VI^e siècle, de nombreux vestiges d'habitat ayant été remis au jour sur tout le territoire compris, à partir du V^e siècle, dans des enceintes. On les a découverts à l'emplacement de la partie de l'habitat situé sur la côte élevée du liman, dite « haute ville » et dans la « ville basse » (sur le liman même). (fig. 4). De plus, les fouilles effectuées au cours des dernières années¹⁵ ont dégagé des restes d'habitations remontant aux VI^e — V^e siècles, à l'ouest de Zajačija Balka (donc à l'ouest de l'enceinte de la ville du V^e et IV^e siècles). On y a déblayé des constructions d'habitation et d'exploitation,

¹¹ J'ai étudié ce problème dans l'article : Wąsowicz, 1966, pp. 556—562.

¹² Lapin, 1963; Lapin, 1966 (avec bibliographie).

¹³ B. Rabičkin, *L'habitat près de Širokaja Balka*, dans KS, 40, 1951, pp. 119—124. (en russe).

¹⁴ Slavin, 1951, p. 6 et suiv; Slavin, 1959, p. 91; Gajdukevič, 1955, p. 31.

¹⁵ J. Kozub, *Les fouilles à Olbia*, dans « Arkheologičeskie Otkrytija 1966 goda », Moscou, 1967, pp. 207—210 (en russe).

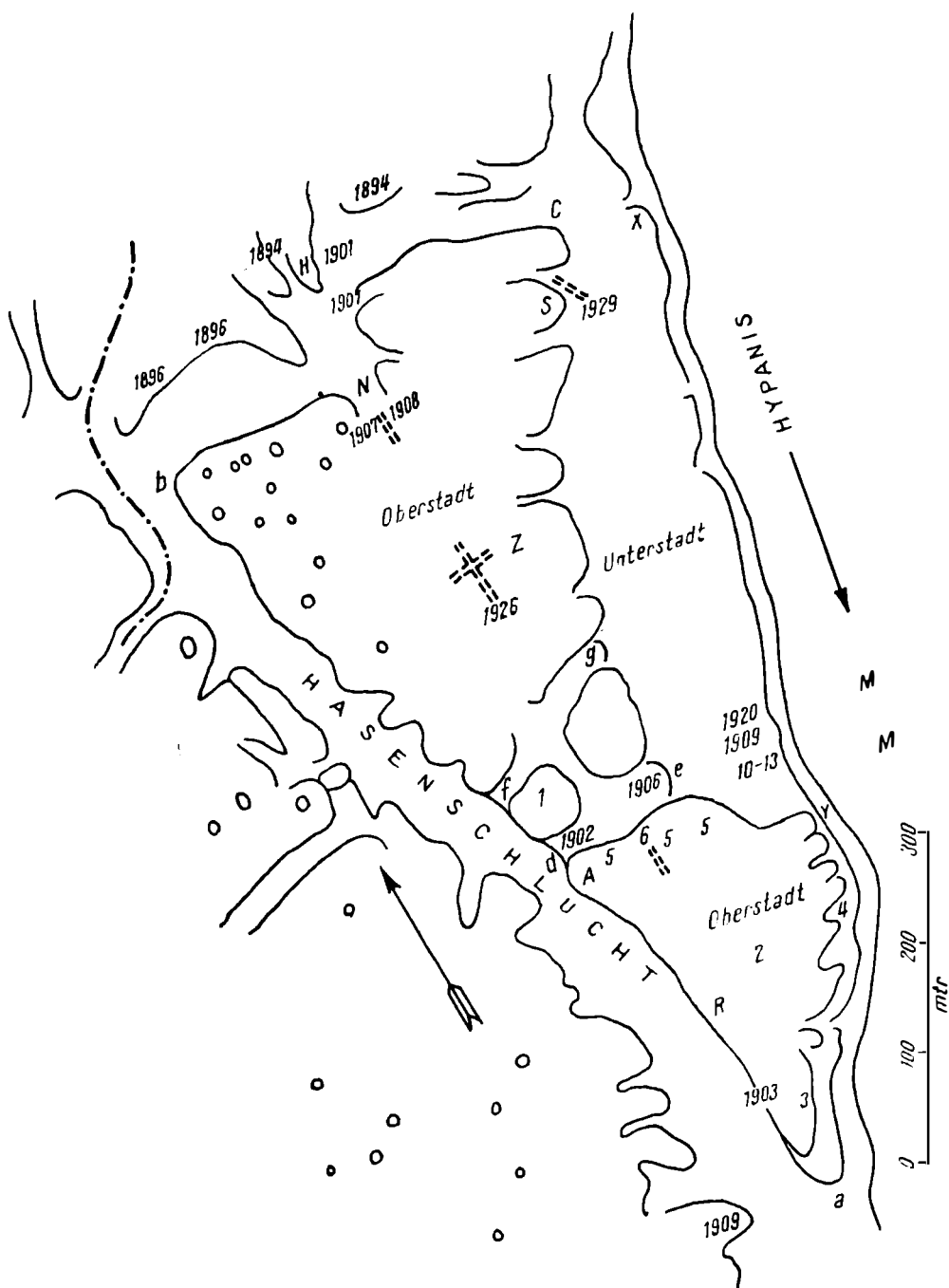


Fig. 4. — Plan schématique de la situation d'Olbia (d'après RE, s.v. Olbia).

analogues à celles de tous les autres établissements situés dans le liman. Mêmes trouvailles, même caractère économique (agricole) du site. Par conséquent, tout porte à croire qu'à l'époque archaïque, le peuplement, loin de se concentrer uniquement sur l'emplacement — délimité à une époque ultérieure par des enceintes — de la ville d'Olbia, s'étendait sur un terrain bien plus vaste. Ajoutons qu'aux IV^e et III^e siècles les traces du peuplement, au-delà de Zajačija Balka et de l'enceinte de la ville, deviennent très rares et dans les années qui s'échelonnent du II^e siècle avant notre ère au III^e siècle de notre ère, c'est déjà la nécropole olbienne qui occupe cet emplacement.

À partir de la fin du VI^e siècle et du début du V^e siècle, on observe une expansion rapide et animée d'Olbia et qui se manifeste en : aménagement de l'agora, traces de constructions régulières dans la partie nord de la ville¹⁶, émission de la première « monnaie » en bronze en forme de poisson que l'on retrouve souvent dans les sites du liman. A cette époque la culture matérielle d'Olbia rappelle sensiblement celle des établissements ruraux du liman du Boug (cabanes en terre, poterie façonnée à la main).

Signalons que les découvertes archéologiques en question n'ont pas encore été interprétées d'une façon satisfaisante et les opinions des savants diffèrent sur bien des points ; de plus, la vérification de ces données se heurte à de sérieuses difficultés, les résultats des travaux archéologiques n'ayant pas été, pour la plupart, publiés d'une manière satisfaisante et pertinente (description, enregistrement des points repérés, documentation complète munie de dessins et de relevés photogramétriques). Il est vrai qu'une partie de ces données a fait l'objet de deux thèses de doctorat (F. Štitel'man et J. Domanskij), mais ces études n'ont pas été publiées jusqu'à présent¹⁷. En revanche, un certain nombre d'ouvrages synthétiques relatifs à ce sujet nous font bénéficier du matériel qui nous intéresse, mais ils ne le font que partiellement. Il en est ainsi pour le problème du peuplement de Berezan (V. Lapin)¹⁸ et des environs du liman (L. Slavin, F. Štitel'man, J. Domanskij, S. Kapošina, V. Zuc, V. Blavatskij)¹⁹.

Parmi les différentes interprétations que l'on a émises à ce sujet, évoquons celles qui veulent voir dans les établissements du liman du Boug, aux VII^e et VI^e siècles, soit des villages scythiques, soit des sites habités par les Kallipides d'Hérodote (Hérod. IV, 17). D'autres archéologues supposent que la population a été mixte, avec prédominance de l'élément hellénique. Parmi ces agglomérations c'est le site de Širokaja Balka qui est le moins aisé à interpréter ; on a avancé la thèse qu'un *emporium* grec se trouvait à cet endroit. Malgré toutes ces divergences, l'idée qui domine dans toutes les tentatives d'interprétation est celle que, dans la période en question, le peuplement purement scythique n'apparaît guère dans la région du liman.

Contrairement aux opinions reçues, l'archéologue de Kiev, V. Lapin²⁰, avance l'hypothèse étayée de témoignages archéologiques récemment découverts, que le peuplement du liman du Boug était — aux VII^e et VI^e siècles — lié avec la colonisation grecque. Et voici les arguments qui l'invitent à formuler cette thèse : 1^o avant l'arrivée des Grecs, on ne note pas de peuplement sensible dans ces régions, 2^o les agglomérations groupées sur ce terrain se constituent toutes à peu près à la même période, 3^o elles se concentrent, en premier lieu, dans le liman

¹⁶ Slavin, 1959, pp. 90—94 ; Gajdukevič, 1955, pp. 31 et suiv.

¹⁷ F. Štitel'man, *Villes, habitats et nécropoles du liman du Boug aux VII^e—II^e siècles av. n. è.* Thèse de doctorat, Archives de l'Institut d'Histoire de la Culture Matérielle de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., n^o 1081 (en russe) ; J. Domanskij, *La région du Boug inférieur aux VII^e—V^e siècles av. n. è.* Thèse de doctorat (en russe).

¹⁸ Lapin, 1966.

¹⁹ Slavin, 1951 ; Slavin, 1959 ; Štitel'man, 1954 ; Štitel'man, 1956 ; Domanskij, 1961 ; Kapošina, 1956 ; Blavatskij, 1953, passim ; V. Zuc, op. cit.

²⁰ Lapin, 1963 et particulièrement Lapin 1966 (Thèse de doctorat).

même, celles à l'intérieur du pays étant bien plus rares, 4° tous ces sites portent une empreinte manifeste de la culture grecque, 5° pour ce qui est de la culture matérielle, ces établissements accusent de nombreuses analogies avec le site d'Olbia et de Berezan, tous les deux incontestablement d'origine grecque.

D'autre part, les arguments censés prouver l'origine scythique des sites du liman — que la plupart des savants avançaient jusqu'à présent — se ramènent aux éléments suivants : poterie façonnée à la main, cabanes en terre²¹, sépultures avec les corps ensevelis repliés sur eux-mêmes. Or, V. Lapin a constaté que toutes ces caractéristiques se retrouvent non seulement à Olbia et à Berezan, mais aussi dans les autres sites grecs du littoral septentrional de la mer Noire. Mais l'argument péremptoire qui parle en faveur de la thèse de V. Lapin est la connaissance générale de la culture et de la civilisation scythique ; en effet, il semble fort peu vraisemblable que les Scythes, peuple nomade qui fit son apparition sur les côtes nord de la mer Noire au VIII^e — VII^e siècle, aient adopté aussi aisément un train de vie sédentaire et qu'aussitôt ils aient déployé une activité aussi prodigieuse dans les domaines de l'agriculture, de la poterie et d'autres métiers. Et puis, comment expliquer l'organisation de leur vie sociale et politique qui — entre autres — s'est manifestée dans les constructions en pierre, rectangulaires, et évoquant un système régulier d'habitations groupées dans des sites de caractère durable. On se demande également pourquoi le peuplement scythique se serait-il concentré précisément sur les côtes maritimes, ce phénomène ayant été typique pour la colonisation grecque.

Dans son exposé, V. Lapin prend pour point de départ deux opinions suivantes : 1° une des raisons qui avaient poussé les Grecs à fonder les colonies était le besoin de trouver des terrains agricoles, 2° les colonisateurs se recrutaient parmi les paysans, les artisans et la pauvre population grecque, et non parmi les commerçants. De l'avis de V. Lapin, ces thèses expliquent fort bien le caractère spécifiquement agricole des sites du liman du Boug, le modeste aménagement de l'habitat, la présence de la poterie importée et de celle façonnée à la main, destinée à l'usage de tous les jours.

Une fois que l'on accepte le raisonnement de V. Lapin, les hypothèses de celui-ci relatives à la fondation d'Olbia et à l'origine de la colonie et de la polis constituées sur les terrains nord du littoral de la mer Noire, ne nous paraîtront que plus vraisemblables. Il nous faut donc chercher — telle est l'opinion de l'archéologue de Kiev — la genèse de la polis olbienne dans le syncrisme des petites agglomérations rurales du liman du Boug (fin du VII^e et début du VI^e s.). Dans l'étape la plus ancienne de la colonisation, nous aurions donc un grand nombre de sites ruraux contemporains qui s'étaient peu à peu groupés autour d'un centre plus important qui, lui, s'était transformé — avec le temps — en un habitat urbain de caractère artisanal et commerçant, pourvu d'une influence politique et juridique. C'est Olbia qui apparemment a été un centre pareil. Simultanément, au cours de l'évolution de ce centre urbain, se cristallisait la chora olbienne, les établissements ruraux avoisinants subissant un développement intense²².

Je ne crois pas qu'il soit prudent de vouloir — à l'état actuel des recherches — dater avec plus de précision le moment où la polis olbienne s'est définitivement formée et où la chora qui l'environnait a été aménagée. Le fait que vers la fin du VI^e siècle Olbia avait émis sa première monnaie et que la formation définitive de la polis serait à situer au V^e siècle, nous invite à supposer que tout le processus de cette évolution a dû se dérouler au cours du VI^e siècle. Les

²¹ Ajoutons, à ce propos, pour confirmer la thèse de Lapin, que les installations en partie souterraines (creusées dans le rocher) et en partie construites à même le sol (avec mur polygonal) datant de la période archaïque,

nous sont également connues des autres régions de la colonisation grecque, à Eléa (Velia) par exemple.

²² C'est à V. Lapin (1966, pp. 146, 176, 183, 235) que revient le mérite d'avoir formulé ces thèses.

historiens qui étudient les origines de l'Etat d'Olbia préfèrent ne pas se prononcer à ce sujet, et ils ne font que mentionner la chora olbienne du V^e et du IV^e siècle²³. J'estime néanmoins que les nouvelles données archéologiques confrontées avec les documents littéraires et les inscriptions (à condition qu'on les réexamine et vérifie à nouveau) et étudiées suivant les méthodes rétrospective et comparative, permettraient d'établir avec plus de précision la formation de la chora olbienne. Je crois, par exemple, que le témoignage que l'on relève chez Hérodote (IV, 53) sur l'existence d'un temple de Déméter situé sur le territoire des Borysthénites, sur la péninsule à l'embouchure du Dniepr et du Boug est susceptible de jeter de la lumière sur le problème qui nous intéresse²⁴.

La même remarque vaut pour la formation de la polis et de la chora d'autres régions — de celle du Bosphore par exemple — dont il faudrait examiner consciencieusement le processus. Je suis d'avis que cette analyse ne ferait qu'affirmer les théories de V. Lapin. De plus — autant que je sache — dans une étude sur la colonie et le royaume du Bosphore, I. T. Kruglikova constate des phénomènes analogues. Par ailleurs, bien que l'aspect général n'appelle pas une comparaison totale, il faut croire que les résultats des recherches sur les rapports de la « ville » et de la « campagne » en Italie méridionale et en Sicile méritent d'être rapprochés de ceux relatifs au littoral de la mer Noire. Ainsi, abstraction faite de la spécificité régionale, il n'est pas exclu que l'on retrouve quelques analogies entre les terrains qui font l'objet de nos études et les environs de Géla (Sicile) où, dans le hinterland de la colonie, on avait constaté une concentration manifeste d'agglomérations grecques, apparemment agricoles²⁵.

A l'instar des fouilles poursuivies dans les régions du liman du Dniepr et du Boug, dans la période d'après-guerre, les archéologues ont procédé aux recherches systématiques sur la chora et les komai du Bosphore (fig. 5). A partir de l'année 1951, l'expédition de l'Institut d'Histoire de la Culture Matérielle de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., avec le concours de l'Université de Moscou (V. Blavatskij) a entrepris des travaux archéologiques dans la partie asiatique du Bosphore. De prime abord, on a effectué des prospections archéologiques et on a fait l'inventaire des trouvailles²⁶. Dans les années qui suivirent, on a entrepris des fouilles systématiques dans quelques sites choisis (par exemple, N. Sokolskij, D. Šelov), et qui continuent à être pratiquées jusqu'à l'heure actuelle. Or, on y a constaté que — en dehors de villes telles que Phanagoreia, Hermonassa, Kepoi, Gorgippia — le terrain était couvert d'une grande quantité d'agglomérations rurales qui, à partir du VI^e siècle, avaient déployé une activité animée dans le domaine de l'agriculture, de la pêche et de l'élevage. Une autre expansion intense du peuplement, ultérieure à celle que nous venons d'évoquer, date du IV^e — III^e siècle²⁷.

Les recherches sur le peuplement rural du Bosphore européen (la péninsule de Kertch) se trouvent bien plus avancées, étant donné que ce terrain a été l'objet de l'intérêt des savants tels que V. F. Gajdukevič et V. D. Blavatskij par exemple, encore dans la période d'avant-guerre. Dès l'année 1952, l'expédition de l'Institut Archéologique de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., secondée d'une mission du Musée de Kertch et du Musée de Théo-

²³ Slavin, 1959, p. 95; Domanskij, 1961, p. 35; Štel'man, 1954, p. 105; V. Zuc, *op. cit.*

²⁴ Il convient de rappeler que sur les terrains colonisés par les Grecs en Italie du sud et en Sicile, les sanctuaires qui s'élevaient en dehors des villes constituaient l'un des facteurs indiquant la situation, l'étendue et la date de l'origine de la chora des colonies particulières. (Cf. le rapport de G. Vallet lors du Congrès de Tarente 1967).

²⁵ Cette question a été — entre autres — étudiée dans le rapport de G. Vallet au cours du Congrès à Tarente et fut l'objet d'une intervention, lors de la discussion, de P. Orlandini.

²⁶ V. Blavatskij, *Travaux de l'expédition de Syndoi*, dans KS, 48, 1952, pp. 71–80; 51, 1953, pp. 149–155; 58, 1955, pp. 83–95; 70, 1957, pp. 118–129; 74, 1959, pp. 41–48.

²⁷ J'ai présenté ce problème dans l'article : Wąsowicz, 1966, pp. 566–568.

dosia²⁸, et avec le précieux concours de I. Kruglikova²⁹, ont effectué des fouilles dans les régions du Bosphore européen. On a inventorié quelque 400 sites datant de différentes époques, dont 200 remontent à la période contemporaine des colonies grecques telles que Panticapée, Myrmékion, Tiritaka, Nymphée, Akra, Théodosia. Tous ces établissements — ainsi que ceux de la partie asiatique du Bosphore — consistaient en de petites agglomérations de caractère rural, dont la population pratiquait l'agriculture, la pêche et l'élevage.



Fig. 5. — Carte de la répartition des principales colonies grecques au bord du détroit de Kertch.

Rappelons — à titre d'exemple — les résultats des recherches de quelques-uns de ces sites où les fouilles vont grand train à l'heure actuelle. Ainsi, à 3 km au nord de la colonie grecque de Kimmérion, sur les pentes orientales de la montagne Opuk, on a découvert un site remontant au VI^e siècle. C'était un habitat ouvert installé à une certaine distance de la mer ; on y a constaté une agriculture nettement évoluée (outils agricoles entre autres) et quantité de poterie grecque (amphores chiotes pour la plupart)³⁰. Un autre site ouvert, spécifiquement agricole, a été mis au jour à 5 km, au sud de Nymphée, à proximité du village de Gerojevka, situé sur le littoral maritime. Parmi les trouvailles les plus significatives signalons

²⁸ V. Blavatskij, D. Šelov, *Travaux de reconnaissance dans la Péninsule de Kertch*, dans KS, 58, 1955, pp. 100–113.

²⁹ Les articles de I. Kruglikova relatifs aux prospections et fouilles archéologiques, dans SA, 24, 1955, pp. 74–92 ; 25, 1956, pp. 236–260 ; 28, 1958, pp. 219–233 ; dans KS, 70, 1957, pp. 130–137 ; 74, 1959, pp. 64–73 ; 78, 1960, pp. 64–73 ; dans « Arkheologičeskije Otkrytija 1965 goda », Moscou, 1966, pp. 110–113 (en russe) ; dans « Arkheologičeskije Otkrytija 1966 goda », Moscou

1967, pp. 220–221 (en russe). Les études synthétiques de I. Kruglikova, *L'habitat rural du Bosphore Européen*, dans KSIA, VII, 1957, pp. 83–85 ; Eadem, *Le Bosphore dans la basse antiquité (Problèmes relatifs à l'histoire économique)*, Moscou, 1966 (en russe) ; Kruglikova, 1957 ; Kruglikova, 1959 ; Kruglikova, 1963 ; Kruglikova, 1967.

³⁰ I. Kruglikova, *Kimmérion d'après les fouilles archéologiques des années 1947–1951*, dans MIA, 85, 1958, p. 238 (en russe) ; Kruglikova, 1963, p. 71 ; Kruglikova, 1967, p. 5.

les suivantes : silos servant de dépôts de blé, constructions en pierres, terre cuite architecturale, céramique grecque, ionienne entre autres ; tous ces éléments nous autorisent à dater le site du VI^e siècle ³¹. Un autre site analogue a été dégagé à 3 km du même village de Gerojevka, à peu de distance du village qui porte aujourd'hui le nom de Čeliabničevo ³².

De la fin du VI^e et de la première tranche du V^e siècle date également l'habitat rural situé à 6 km au nord-ouest de Nymphée, au sud du lac Čurubašckoje. C'est dans cette région que déjà en 1844 on avait découvert des traces de lotissements antiques, bien visibles, en forme de remblais de terre et de bornes de pierre ³³. V. Gajdukevič ³⁴ et I. Kruglikova ³⁵, en poursuivant leurs recherches, ont constaté que — selon toute probabilité — il s'agit ici d'anciennes divisions agraires telles que — de mon avis — on rencontre dans les autres régions du Bosphore, à Chersonèsos, en Crimée Occidentale et à Métaponte en Italie. I. Kruglikova fait observer que sur le sol fraîchement labouré on discerne des empreintes plus foncées, avec de nombreux fragments d'amphores, ce qui semble indiquer (comme c'est le cas à Métaponte) l'existence des « fermes » sur des parcelles agraires.

Les traces de nombreux lotissements ont été constatées dans les régions de Panticapée, à l'aide de photographies aériennes effectuées en 1965 ³⁶. De l'avis de I. Kruglikova, ces terrains auraient appartenu soit à la chora de Panticapée, soit à celle du royaume du Bosphore. Les investigations archéologiques ont également confirmé l'existence — dans ces régions — d'anciens aménagements agraires. Ainsi, à proximité d'Oktiabrskoje, situé à 8 km à l'est de Panticapée, on a mis au jour une parcelle rectangulaire remontant aux IV^e — III^e siècles et dont la superficie (environ 4,5 ha) est analogue à celle des anciens kleroi de Chersonèsos. Il faut croire que sur cette parcelle entourée d'une clôture de pierre se trouvait une unité d'habitation et d'exploitation rappelant une « ferme ». Les vestiges des murs que l'on relève dans la région avoisinante laissent supposer que d'autres parcelles agraires y étaient groupées ³⁷. Reste à signaler qu'en 1964, les traces d'une parcelle agraire avec une « ferme » ont été mises au jour près du village d'Andrejevka où, jusqu'à l'heure actuelle, les archéologues poursuivent leurs investigations ³⁸.

Bien plus nombreuses sont les agglomérations rurales des IV^e — III^e siècles, situées dans la péninsule de Kertch et dans celle de Taman. Rappelons, par exemple, deux d'entre elles, étant donné qu'elles accusent apparemment une structure d'habitat différente des autres. La première, située aux environs du village de Marievka, à 5 km au nord de Kimmérion, se composait de maisons peu serrées entre elles et qui s'élevaient à 20—30 m l'une de l'autre ³⁹. Pour ce qui est de la même situation des maisons, on retrouvera des analogies avec le site antique sorti de l'oubli à l'ouest du village de Marfovka, les maisons y étant séparées de 30 m l'une de l'autre ⁴⁰. Ce rapprochement nous invite à supposer que ces maisons éparses

³¹ I. Kruglikova, *Travaux de la Section Orientale de la Crimée de l'expédition Pontique en 1957*, dans KS, 78, 1960, pp. 70—72 ; Kruglikova, 1963, p. 71 ; Kruglikova, 1967, p. 5.

³² Kruglikova, 1963, p. 71.

³³ A. Šmakov, *Les petites pyramides d'argile trouvées près du golfe d'Ak-Mečel*, dans « Zapiski Odesskovo Obščestva Istorii i Drevnosti », I, Odessa 1844, p. 630 et suiv. (en russe).

³⁴ V. Gajdukevič, *Les fouilles de Myrmékion, de Tiritaka et les prospections archéologiques dans la Péninsule de Kertch dans les années 1937—1939*, dans VDI, 1940, 3—4, (12—13), pp. 316—317, fig. 16 à la p. 317 (en russe) ; il est également question de ces lotissements chez V. Blavatskij, 1961, p. 33.

³⁵ Kruglikova, 1967, pp. 5—7, note N° 24, les fouilles de l'auteur des années 1963—1964, non publiées.

³⁶ Kruglikova, 1967, p. 7, note n° 33, conférence de K. Šiškin tenue à l'occasion d'une séance du Bureau de l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., le 19 septembre 1965.

³⁷ Kruglikova, 1963, pp. 71—72 ; Kruglikova, 1967, p. 6.

³⁸ I. Kruglikova, dans « Arkheologičeskie Otkrytija 1965 goda », Moscou 1966, pp. 110—111 (en russe) ; Kruglikova, 1967, p. 7.

³⁹ Kruglikova, 1957, note N° 3 à la p. 219 ; I. Kruglikova, dans KS, 78, 1960, pp. 72—73 ; Kruglikova, 1961, pp. 72—73.

⁴⁰ Kruglikova, 1957, pp. 224 et suiv. ; Kruglikova, 1963, pp. 72—73.

ont été des constructions d'habitation et d'exploitation entourées de jardins et de vergers, telles les fermes de campagne de nos jours. Je veux croire que les recherches futures nous permettront de trancher la question suivante : A-t-il jamais existé un rapport entre la situation de ces constructions et les dimensions bien définies des parcelles agraires, ou bien cette situation particulière des maisons était-elle purement accidentelle ? ⁴¹

Notre connaissance générale de l'histoire du Bosphore étayée des résultats des recherches archéologiques ont permis aux chercheurs soviétiques de formuler des hypothèses relatives à l'évolution des rapports « campagne — ville » dans le territoire du Bosphore. Selon l'opinion reçue, vers la fin de l'époque de bronze, le peuplement indigène y a connu un essor puissant. En revanche, bien plus fragmentaire est notre connaissance du peuplement indigène au cours de la période initiale de la colonisation grecque (la même difficulté se pose, nota bene, par rapport aux environs d'Olbia), bien que dans certains cas on soit tenté de croire que l'habitat indigène ait précédé la fondation de la colonie grecque ⁴². La densité toujours croissante de la population rurale des régions européennes et asiatiques du Bosphore date du VI^e siècle, donc de l'époque où se constituaient sur ces terrains les premières colonies grecques. Quelques-unes de ces agglomérations — en premier lieu celles situées dans la péninsule de Kertch — auraient été liées — tel est l'avis de certains chercheurs — à la colonisation grecque ⁴³. Ainsi, I. Kruglikova, en étudiant l'origine des villes du type de la polis grecque constituées dans ces régions, suppose que la genèse de celles-ci est à chercher dans les petits sites agricoles que nous venons d'évoquer. Elle fait observer que ceux des habitats ruraux qui bénéficiaient de conditions particulièrement favorables s'étaient apparemment transformés en villes, c'est-à-dire en centres d'artisanat et de commerce ⁴⁴ autour desquels, par la suite, se concentrèrent des agglomérations de caractère rural ⁴⁵. Il me semble que l'hypothèse de I. Kruglikova sur l'origine de la colonisation et de la polis coïncide très exactement avec la théorie du synœcisme de V. Lapin, celle-ci ayant trait au liman du Boug.

De nos jours, personne ne va contester le fait que dans les régions du Bosphore, ainsi que dans toutes celles peuplées par les colons grecs, l'agriculture constituait une des bases d'existence et du développement des centres grecs situés sur ces terres. En dehors des résultats des récentes fouilles dont il a été déjà question, voici quelques arguments qui parlent en faveur de cette thèse : le développement intense des cultes agraires (le culte de Déméter) ⁴⁶, l'exportation du blé du Bosphore, et d'autre part des témoignages écrits ultérieurs à l'époque qui nous intéresse. A défaut de sources contemporaines, pertinentes, il est fort malaisé sinon impossible, d'établir une date plus exacte de la formation de la chora des colonies particulières ; il est toutefois à supposer que ce fait ait précédé l'unification de colonies indépendantes qu'a englobées le royaume du Bosphore ⁴⁷.

En revanche, les rapports politiques et juridiques qui existaient entre la « ville » et la « campagne » aux IV^e et III^e siècles nous sont bien mieux connus. Nombreux sont les énoncés des savants tels que V. Blavatskij, I. Kruglikova et d'autres ⁴⁸, portant sur la chora des

⁴¹ Il me semble que dans les recherches futures il faudrait prendre en considération la situation des constructions particulières et examiner si l'espace (30–50 m) signalé par I. Kruglikova (Kruglikova, 1963, p. 72) n'a pas de rapport avec la largeur des parcelles (1 actus = 35 m). Cf. note N° 72 du présent article.

⁴² Blavatskij, 1961, pp. 200 et suiv.

⁴³ Kruglikova, 1963, p. 71.

⁴⁴ Kruglikova, 1963, p. 71.

⁴⁵ Kruglikova, 1963, p. 71.

⁴⁶ Blavatskij, 1953, pp. 12 et suiv., p. 167.

⁴⁷ Blavatskij, 1953, p. 46, 167 ; Blavatskij, 1961, pp. 30 et suiv. ; Kruglikova, 1959, pp. 111 et suiv. ; Kruglikova, 1963, pp. 65 et suiv.

⁴⁸ Blavatskij, 1953, pp. 45–51, pp. 167–194 ; Blavatskij, 1961, pp. 29 et suiv. ; V. Blavatsky, *Il periodo del protoellenismo sul Bosporo*, dans « Atti del Settimo Congresso Internazionale di Archeologia Classica », Roma 1961, III, pp. 49–66 ; V. Blavatsky, *Le rayonnement de la culture antique dans les pays de la Pontide du Nord*, dans VIII^e Congrès d'Archéologie Classique, Paris, 1965, pp. 393–403 ; Kruglikova, 1957, *passim* ; Kruglikova, 1959, *passim* ; Kruglikova, 1963, *passim*.

temples, du royaume du Bosphore et des colonies particulières. Il va de soi que c'est l'interprétation ethnique qui offre le plus de difficultés. On est enclin de supposer que le rôle de la population non grecque des cultivateurs était plus considérable dans la partie asiatique que dans la partie européenne du Bosphore.

Les sources ayant trait à l'histoire de la chora grecque, relativement peu connues dans la littérature scientifique, viennent de la Crimée Occidentale. Tout d'abord il nous faut envisager non la chora de Chersonèsos — je reviendrai là-dessus — mais les terrains bas, fertiles et par conséquent favorables à l'expansion de l'agriculture, qui s'étendent dans les environs de Kalos Limen (Černomorskoje) et de Kerkenitis (Eupatoria).

A partir de l'année 1962, A. Ščeglov du Musée de Chersonèsos (Sévastopol) poursuit des recherches sur la chora de Kalos Limen⁴⁹. Or, déjà en 1844, dans une étude de A. Šmakov, on relève les premiers indices qui signalent, à proximité de Kalos Limen, d'antiques divisions agraires, ces parcelles étant entourées de régulières clôtures en pierre⁵⁰. A. Ščeglov, après avoir étudié ces descriptions et fait état des photographies aériennes⁵¹, muni en outre d'une vaste expérience acquise au cours de ses prospections archéologiques, a été amené à constater les faits que voici : tout le terrain, dans un rayon de 1,5 km autour de Kalos Limen accuse des divisions géométriques des terres (fig. 6). Toutes les parcelles qu'on y a mises au jour affectent la forme d'un rectangle et sont orientées — à l'instar des kleroi de la chora de Chersonèsos — du sud-ouest vers le nord-ouest ; ces parcelles étaient entourées de murs en pierre, large de 1 m environ, et espacées par des voies mesurant environ 6 m de largeur. La superficie de chaque parcelle examinée s'élevait à 7–8 ha (environ 200 × 362 m). La chora de Kalos Limen, qui comprenait 40–60 parcelles dont la superficie s'élevait au total à environ 4,5 km², aurait été entourée, de l'est, d'une enceinte en pierres dont les vestiges ont été repérés à l'aide des photographies aériennes. Sur ces parcelles — ainsi que dans la chora de Chersonèsos — on a pu constater des traces de viticulture et des restes de « fermes ». Une de ces « fermes » examinées, installée sur la parcelle n° 5 mesurait 40 × 25–30 m ; elle consistait en une cour centrale autour de laquelle s'élevaient des constructions d'habitation et d'exploitation. La céramique importée qu'on y a mis au jour en grande quantité — telle que amphores, pithos, tuiles, terre cuite — provenant surtout de Chersonèsos, d'Héraclée et de Sinope, nous autorise à situer les origines de la chora de Kalos Limen vers la fin du VI^e siècle, donc à l'époque contemporaine de la genèse de la colonie même. Les traces d'un incendie qu'on a dépistées dans la « ferme » en question, ont été datées du II^e siècle. Or, à la même période remontent les vestiges qui indiquent la destruction de la ville même de Kalos Limen. Les deux faits seraient apparemment liés aux invasions des Scythes, cette supposition se trouvant confirmée par les résultats des recherches menées dans d'autres sites de la Crimée Occidentale et par les témoignages écrits.

Les restes des divisions agraires semblables à ceux qu'on avait repérés dans la zone de Kalos Limen et de Chersonèsos, furent constatés sur les côtes de la péninsule Tarchankutskij (partie de la Crimée la plus avancée vers l'ouest, au sud-ouest de Kalos Limen). Les fouilles et prospections archéologiques nettement confirmées par les photographies aériennes, ont repéré et mis en évidence plusieurs systèmes agraires superposés, qui avaient été

⁴⁹ A. Ščeglov, *L'expédition de Tarchankutsk dans les années 1962–1963*, dans KS, 103, 1965, pp. 140–147 (en russe) ; Idem, *Les études du territoire agricole de Kalos Limen*, dans SA, 1967, 3, pp. 234–256 (en russe) ; Idem, *Les fouilles effectuées en Crimée nord-ouest*, dans

« Arkheologičeskije Otkrytija 1966 goda », Moscou, 1967, pp. 210–212 (en russe).

⁵⁰ I. Šmakov, *op. cit.*, p. 630. Ces trouvailles sont également mentionnées chez : Blavatskij, 1961, p. 33 ; Strželeckij, 1961, note n° 7 à la p. 45.

⁵¹ A. Ščeglov, dans SA, 1967, 3, pp. 245–247.

adoptés dans la Crimée du nord-ouest. De l'avis de A. Ščeglov, le plus ancien système de lotissement agraire reposait sur la division de la terre en parcelles rectangulaires et orientées d'une manière analogue aux kleroi de Kalos Limen et de Chersonèsos. Le réseau de ces lotissements est — je l'ai fait observer ailleurs — couvert d'un réseau de voies et de bornes datant d'une période ultérieure⁵².

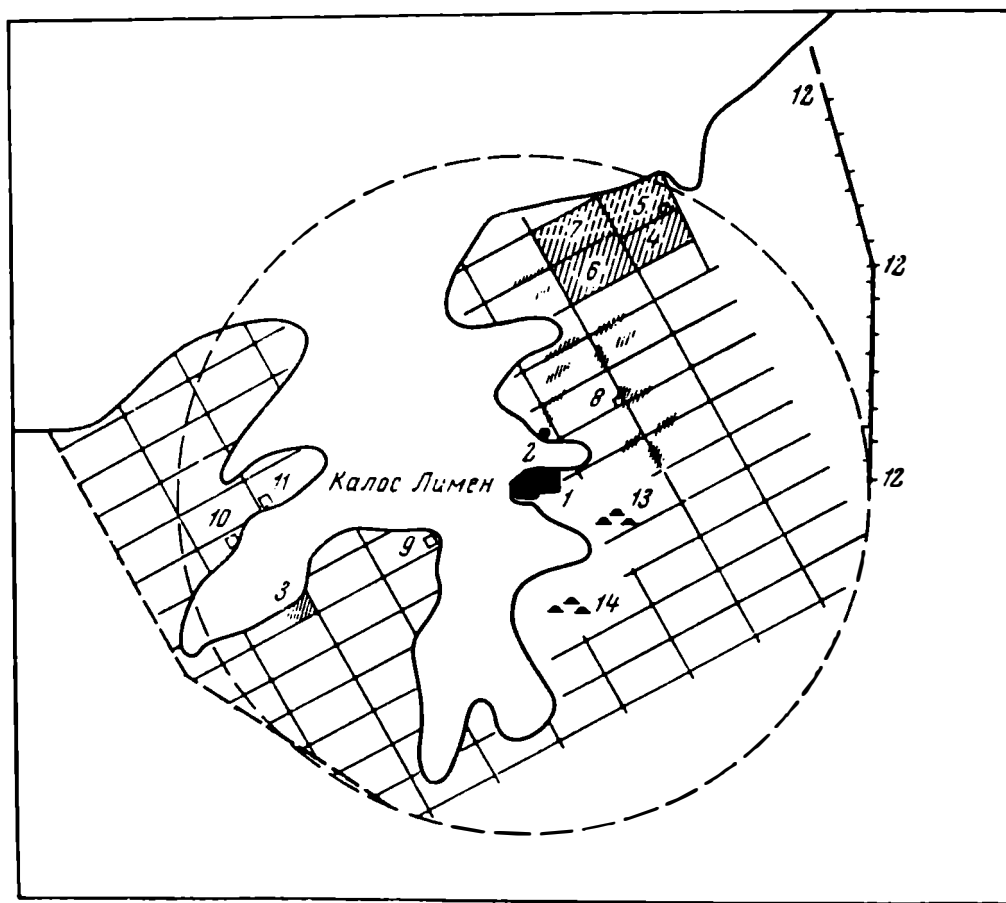


Fig. 6. — Plan de la division en parcelles du territoire de Kalos Limen (d'après A. Ščeglov, *Les études...*, fig. 2, p. 240).

De nombreux vestiges du peuplement grec qui s'étendait dans les régions de Kalos Limen et de Kerkenitis, ont été mis au jour au cours des travaux entrepris en 1960 par l'expédition de l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et du Musée d'Eupatoria (O. Daševskaja). Grâce aux renseignements dont nous bénéficions jusqu'à 1967, on y a reconnu plus de 20 sites fondés vers la fin du IV^e siècle et au début du III^e siècle et qui ont subsisté jusqu'aux premiers siècles de notre ère⁵³. L'emplacement de plusieurs de ces habitats fait l'objet de recherches systématiques, désormais bien avancées. Ainsi, au nord

⁵² A. Ščeglov, dans KS, 103, 1965, pp. 141—142; Idem, dans « Arkheologičeskije Otkrytija 1966 goda », Moscou 1967, p. 212.

⁵³ O. Daševskaja, *Les prospections effectuées en Crimée nord-ouest dans les années 1961—1963*, dans KS, 103, 1965, pp. 148—152 (en russe); Eadem, TEIXE du décret en l'honneur de Diophante, dans VDI, 1964, 3, pp. 149—155 (en russe); O. Daševskaja, A. Ščeglov, *Les places*

fortes de Chersonèsos dans le site de Bielajus, dans SA, 1965, 2, pp. 246—255 (en russe); O. Daševskaja, *La céramique hellénistique peinte provenant du nord-ouest de la Crimée*, dans SA, 1967, 1, pp. 162—168 (en russe); Eadem, *Les fouilles archéologiques effectuées près du lac de Donuzlav*, dans « Arkheologičeskije Otkrytija 1966 goda », Moscou 1967, pp. 212—215 (en russe).

du lac de Donuzlav, à 41 km au nord-ouest de Kerkenitis, se trouve un site entouré de murs flanqués de tours. La technique des murs (larges pierres de taille marquées de lettres grecques) présente une ressemblance frappante à celle des murs construits à Chersonèsos et dans d'autres sites de ces régions. La céramique importée (amphores en premier lieu) de Chersonèsos, d'Héraclée et de Sinope, invite à rattacher ce site aux IV^e–II^e siècles. Un site analogue, également fortifié, est situé à proximité du village de Popovka, à 28 km au nord-ouest de l'antique Kerkenitis, au sud du lac de Donuzlav. Ici, comme ailleurs, la poterie provenant des mêmes centres de production l'emporte sur les spécimens d'autre céramique, ce qui semble confirmer, une fois de plus, la date de la fondation du site (IV^e – II^e siècle).

Les résultats des recherches poursuivies dans le troisième habitat situé dans ces régions (à 7 km à l'ouest d'Eupatoria, près du sanatorium de Čajka) sont susceptibles d'éveiller un intérêt tout particulier. Ici, c'est l'expédition de l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. et de l'Université de Moscou (A. Karasiev, I. Jacenko)⁵⁴ qui, à partir de 1959, poursuit ses travaux et ses fouilles. Dans les enceintes datant du IV^e siècle, on a constaté des vestiges d'un peuplement remontant probablement à la fin du V^e siècle. Au IV^e et au III^e siècle, on observe ici une expansion animée du site, et à partir de la moitié du II^e siècle, nous retrouvons à cet endroit – comme dans les terrains que nous avons mentionnés ci-dessus – une habitation scythique. Notre attention est attirée par un bâtiment de vastes dimensions, construit en pierre et remontant aux IV^e–III^e siècles, long de plus de 100 m, qui comprend une trentaine d'installations accolées à la partie extérieure des murs ; tout porte à croire que cette construction servait de dépôt pour emmagasiner le blé.

Tous les résultats des récentes recherches archéologiques que nous venons d'évoquer sont – de mon avis – susceptibles de jeter de la lumière sur le caractère de la colonisation grecque de la Crimée Occidentale. Il est désormais de toute évidence, que, à part Kerkenitis (fondée au VI^e siècle) et Kalos Limen (fondée au IV^e siècle), de nombreuses agglomérations agraires, probablement d'origine grecque, peuplaient ces terrains. C'étaient des unités d'habitat portant l'empreinte manifeste de la civilisation grecque, situées pour la plupart le long des côtes maritimes dans les plaines cultivées et aménagées suivant le modèle antique (division en parcelles rectangulaires, « fermes », mêmes trouvailles que celles recueillies dans la zone de Chersonèsos). Nous sommes encore réduits à de simples hypothèses pour ce qui est de l'organisation juridique et politique de ces territoires. Il y a lieu de se demander par exemple si ces terrains faisaient partie de la chora des colonies grecques installées dans ces régions (Kerkenitis et Kalos Limen⁵⁵) ou s'ils appartenaient uniquement à la chora de Chersonèsos. Il est également prudent de s'abstenir d'une interprétation ethnique de la population de ces terrains, bien que plusieurs références littéraires et inscriptions militent en faveur de certaines hypothèses⁵⁶.

Les opinions reçues portant sur le développement du territoire de Chersonèsos à la période hellénistique avaient pour repère les témoignages de deux inscriptions : le document

⁵⁴ A. Karasev, *Les fouilles pratiquées dans le site Čajka près d'Eupatoria*, dans KS, 95, 1963, p. 33–34 (en russe) ; Idem, *Les fouilles du site près du sanatorium Čajka à proximité d'Eupatoria (1963)*, dans KS, 103, 1965, pp. 131–139 (en russe) ; Idem, *Les fouilles effectuées près du sanatorium Čajka à Eupatoria*, dans « Arkheologičeskije Otkrytija 1965 goda », Moscou 1966, pp. 115–117 (en russe) ; Idem, *Les fouilles du site Čajka à Eupatoria*, dans « Arkheologičeskije Otkrytija 1966 goda », Moscou, 1967, pp. 215–218 (en russe).

⁵⁵ J'estime que dans les recherches sur la chora des colonies particulières, l'étude de l'évolution des cultes

agraires ne serait pas dépourvue d'intérêt ; à Kerkenitis, par exemple, le culte de Déméter est attesté à partir du VI^e siècle av. n. è. Cf. Blavatskij 1953, p. 25, note n°2.

⁵⁶ Les hypothèses au sujet des Tauroi qui auraient habité le territoire de Chersonèsos étaient étayées du décret en l'honneur de Diophante, fils d'Asclépiodore : IOSPE, I^a, n° 352 ; une nouvelle interprétation de cette question a été proposée par D. M. Pippidi, *Sur un passage obscur du décret en l'honneur de Diophante, fils d'Asclépiodore*, dans « Archeolohija », IX 1957 (Warszawa–Wrocław 1959), pp. 91–98.

dit « Serment des citadins de Chersonèsos »⁵⁷ et le décret paru en l'honneur de Diophante, fils d'Asclépiodore⁵⁸. Les deux inscriptions nous apprennent que la chora de Chersonèsos comprenait Kerkenitis, Kalos Limen et τὰ τεῖχη avec les régions avoisinantes. À en juger par les découvertes archéologiques précédemment mentionnées, l'hypothèse des savants soviétiques qui veulent identifier τὰ τεῖχη avec les sites fortifiés, récemment dégagés, ne semble nullement invraisemblable⁵⁹. Il y a également tout lieu de penser que les futures fouilles archéologiques seront en mesure d'élucider le problème de la localisation du τὸ πεδίον (« plaine ») évoqué dans le « Serment de Chersonèsos »⁶⁰ et dans l'inscription gravée sur la base de la statue d'Agasiqlès, fils de Ctésias⁶¹. Or, la plupart des archéologues situaient cette « plaine » en Crimée occidentale, mais ce problème n'était guère définitivement résolu. Ainsi V. Blavatskij⁶², tout en identifiant τὸ πεδίον (qu'on relève dans les deux inscriptions en question) voulait le situer aux alentours de Kalos Limen et de Kerkenitis. Par contre, S. Strzeleckij⁶³ situait τὸ πεδίον du « Serment de Chersonèsos » en Crimée occidentale, tandis que la « plaine » où Agasiqlès, fils de Ctésias, effectuait le partage des vignes, se trouvait — de son avis — dans la péninsule d'Héraclée. Il n'est également pas exclu que les récentes découvertes archéologiques constituent une présomption en faveur de l'interprétation d'un document de la fin du III^e siècle et du commencement du II^e siècle⁶⁴, où il est question d'une vente de parcelles agraires. Selon l'opinion reçue jusqu'à présent, on était enclin à supposer qu'il s'agissait ici de la vente des kleroi dans la péninsule d'Héraclée⁶⁵, les traces de ceux-ci étant les seules mieux connues et visibles *in situ*.

Si les nouvelles données archéologiques des environs d'Olbia et du Bosphore nous autorisent à formuler des hypothèses sur l'origine des rapports entre « campagne » et « ville » des régions du Pont, celles, en revanche, de la Crimée occidentale nous font mieux connaître les mêmes problèmes s'échelonnant du IV^e au II^e siècle. Il en ressort nettement que tant dans les périodes plus reculées, qu'à l'époque hellénistique, l'agriculture et l'exploitation rurale jouaient un rôle prépondérant dans l'évolution des colonies du Pont. Pour ce qui est de la Crimée occidentale, nous nous trouvons dans une situation fort avantageuse, bénéficiant des documents écrits, grâce auxquels nous prenons connaissance non seulement de l'organisation technique de la chora (système de lotissement, aménagement des parcelles agraires, techniques agricoles); mais aussi nous trouvons de précieux renseignements sur l'aspect juridique, social et politique de cette organisation.

À l'heure actuelle, faisant état des sources épigraphiques, et les découvertes spectaculaires ayant révélé les lotissements agraires aux environs de Chersonèsos, nous disposons d'excellentes informations relatives à la chora de cette ville. Ce problème, ayant souvent fait l'objet de la littérature scientifique⁶⁶, est plus familier et mieux connu que la chora d'Olbia et du Bosphore. Je ne ferai donc qu'effleurer quelques-uns de ses aspects. Le matériel dont nous disposons nous autorise à formuler une ou deux hypothèses portant sur la coïncidence de l'évolution historique du territoire de Chersonèsos et du développement de la ville même. Ainsi il y a lieu de croire que l'aménagement de la chora de Chersonèsos s'établit peu de

⁵⁷ IOSPE, I², n° 401.

⁵⁸ IOSPE, I², n° 352.

⁵⁹ N. Karasev, dans KS, 95, 1963, pp. 33–43; O. Daševskaja, dans VDI 1964, 3, pp. 149–155; Eadem, dans KS, 103, 1965, pp. 148–152; A. Ščeglov, dans KS, 103, 1965, pp. 140–147.

⁶⁰ IOSPE, I², n° 401.

⁶¹ IOSPE, I², n° 418.

⁶² V. Blavatskij, 1953, pp. 28–29 (de même que B. Latyshev).

⁶³ Strzeleckij, 1961, p. 45, 159.

⁶⁴ IOSPE, I², n° 403.

⁶⁵ Blavatskij, 1953, p. 35, 37 (sans toutefois exclure d'autres alternatives); Strzeleckij, 1961, p. 53.

⁶⁶ Blavatskij, 1953, *passim*; Strzeleckij, 1961 (avec bibliographie); Wąsowicz, 1966, pp. 562–566.

temps après la fondation de la colonie (Chersonèsos aurait été fondée en 421—420⁶⁷), ou bien parallèlement à la constitution de celle-ci. Une coïncidence analogue est à observer dans le cas de Kalos Limen.



Fig. 7. — Plan de la division en parcelles de la Péninsule Majačij (partie nord-ouest de la péninsule d'Héraclée) (d'après V. Blavatskij, 1953, fig. 15, p. 42).

Dans la première période de l'histoire de l'Etat de Chersonèsos (fin du V^e et première tranche du IV^e siècle), les dimensions de la ville ainsi que celles de la chora environnante étaient relativement plus modestes (la superficie de la chora s'élevant à 360 ha environ). Le lotissement de la partie la plus ancienne de la chora située dans la péninsule Majačij (fig. 7)

⁶⁷ Cette date-là est à présent reçue quasi à l'unanimité, grâce à la perspicacité des énoncés de A. Tiume-

nev, *Les études de Chersonèsos*, dans VDI, 1938, 2, pp. 245—275 ; 1949, 4, pp. 75—86 (en russe).

a été effectué à l'aide de voies principales s'étendant du nord-ouest au sud-est, coupées à l'angle droit par des voies plus petites et par des murs d'épierrage. Ainsi, on a affaire à un plan qui — de mon avis — serait à classer parmi les plans définis par F. Castagnoli⁶⁸ du terme « plan *per strigas* » : les parcelles allongées et rectangulaires donnent par leur côté le plus court, sur les principales lignes du lotissement qui, elles, seraient des équivalents des *plateiai*. Je crois, en outre, qu'on pourrait retrouver des principes de division analogues dans le plan de la ville de Chersonèsos, étant donné qu'ici aussi on note le type de plan *per strigas* dont les axes principaux (*plateiai*) sont orientés du nord-est au sud-ouest (fig. 8).

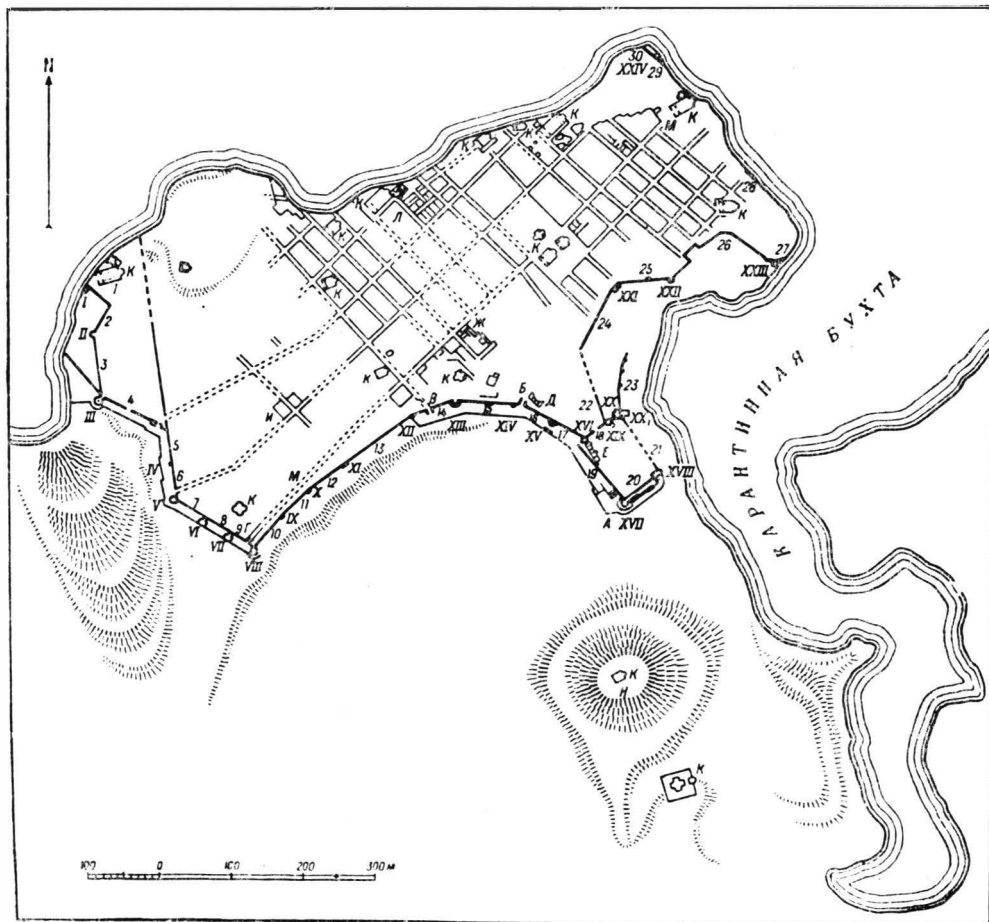


Fig. 8. — Plan de la ville de Chersonèsos (d'après V. Gajdukevič, 1955, fig. 15, p. 66).

Une prospérité économique, politique et culturelle de la colonie se manifeste vers la fin du IV^e et le début du III^e siècle. On constate, à cette époque, l'augmentation de la superficie du terrain de la ville entourée de nouvelles enceintes, ainsi que l'augmentation, de 30 fois supérieure, de la surface de son territoire (le territoire agricole, à cette époque, occupant toute la péninsule d'Héraclée, s'élève au total à 12.000 ha environ) (fig. 9). Les formes des kleroi d'alors sont moins allongées que celles des parcelles du IV^e siècle et affectent plutôt la forme d'un carré.

⁶⁸ F. Castagnoli, *Ippodamo di Mileto e l'urbanistica a pianta ortogonale*, Rome, 1956; Idem, *Recenti ricerche sull'urbanistica ippodamea*, dans « *Archeologia Classica* », XV, 1963, 2, pp. 180—197.



Fig. 9. — Plan de la division en parcelles de la péninsule d'Héraclée exécuté par A. Strokov en 1786 (d'après V. Blavatskij, 1953 fig. 13, p. 38).

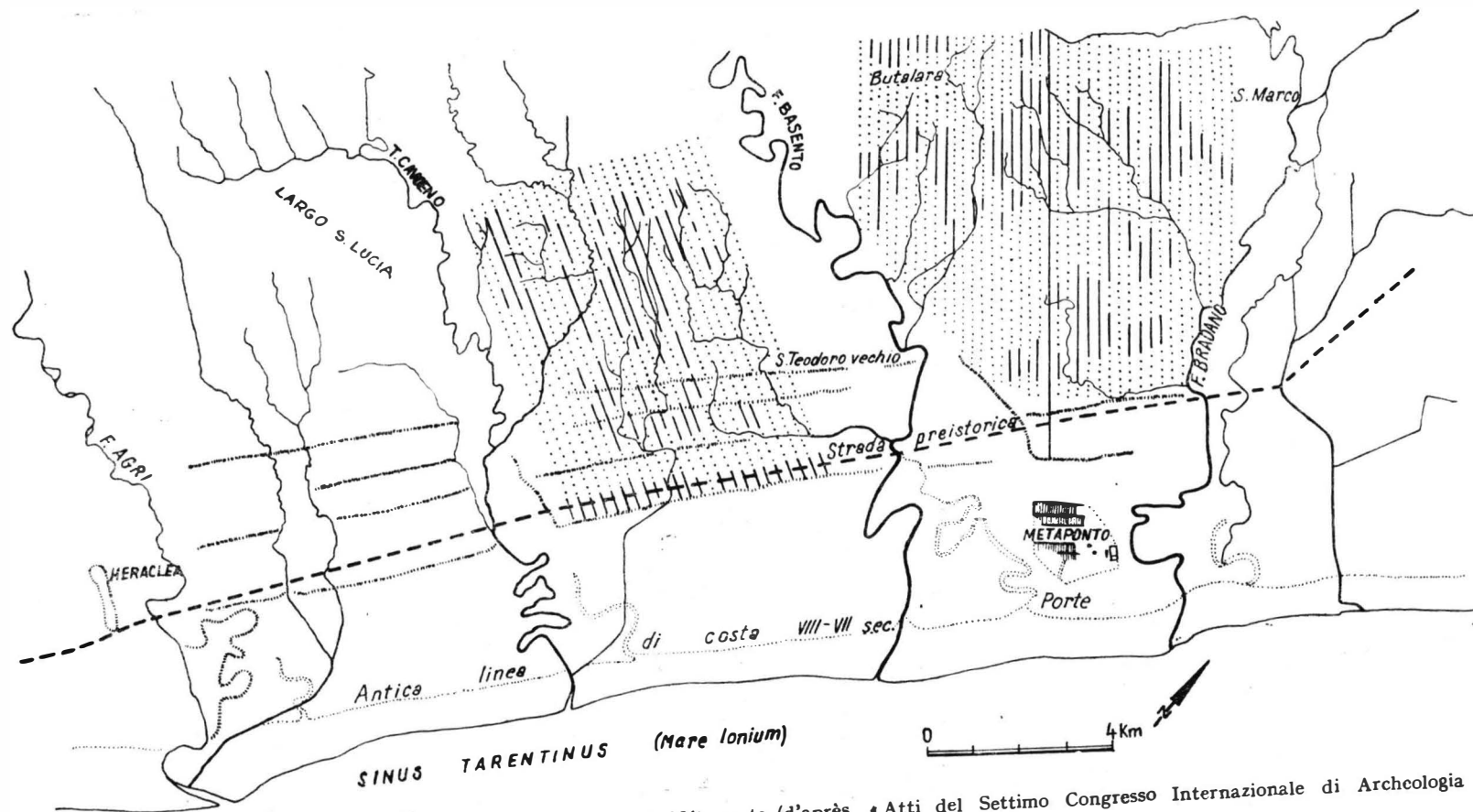


Fig. 10. — Plan de la division agraire et plan de la ville de Métaponte (d'après «Atti del Settimo Congresso Internazionale di Archeologia Classica», Roma, 1961, vol. I, tabl. VI après la p. 39).

Rappelons, à ce titre, les deux inscriptions précédemment mentionnées⁶⁹, qui témoignent de l'extension de la chora de Chersonèso, aux III^e—II^e siècles, jusqu'à Kerkenitis et Kalos Limen. Il convient d'évoquer également l'inscription du III^e siècle gravée sur la base de la statue d'Agasiclès, fils de Ctésias⁷⁰, où, parmi les mérites que l'on reconnaît à ce citoyen, nous apprenons qu'il avait effectué un partage de la « plaine » destinée à la viticulture, et qu'il avait aménagé l'agora. Cette référence — bien que portant sur une époque relativement tardive — semble, une fois de plus, confirmer le lien intime et étroit qui liait la ville à la chora, vu que c'est le même Agasiclès, fils de Ctésias, qui avait à sa charge l'aménagement de la chora et celui de la ville.

En discutant le problème de « ville et chora » de Chersonèso et de Kalos Limen, je tenais à souligner les éléments suivants : 1^o une convergence entre l'évolution de la chora et celle de la ville ; 2^o l'apparition d'un plan voisin du plan *per strigas* aussi bien sur le territoire agricole que dans la ville ; 3^o une différence entre la forme d'une parcelle agraire datant du IV^e siècle (plus allongée) et celle des parcelles du III^e siècle (affectant plutôt la forme d'un carré).

Il convient à présent de se demander s'il existe dans les autres régions de la colonisation grecque, c'est-à-dire en Italie méridionale et en Sicile, des éléments qui nous autorisent à chercher un rapport entre l'aménagement de la chora et celui de la ville. Tout porte à croire que la réponse est positive.

Ainsi, premièrement, dans le cas de Métaponte, on note que l'orientation et les proportions de la division du terrain de la chora et de la ville accusent certaines affinités⁷¹ : dans les deux cas des bandes allongées de terre constituent le principe de division (fig. 10). Déjà les premiers travaux d'arpentage ont révélé que l'espace compris entre les lignes de division de la chora de Métaponte mesurait environ 210 m, tandis que les dimensions des *insulae* en ville se ramènent à 35 × 210 m. Ces indices auraient été compatibles avec l'hypothèse qu'il ait été — peut-être — d'usage d'employer la même unité de mesure dans la division du terrain de la chora et du terrain urbain. Cette mesure, 1 *actus*, équivaut à 35 m. La longueur d'une *insula* = 6 *actus* (210 m), ce qui correspondrait à l'espace entre les lignes de division de la chora⁷².

Deuxièmement, dans le plan de Monte Casale (Casmene)⁷³ et de Monte Bubbonia⁷⁴ en Sicile, on retrouve dans les habitations le principe de division en longues bandes (fig. 11, 12), analogue à celui du partage du terrain que l'on observe dans la chora de Métaponte.

Troisièmement, on constate dans les colonies d'Italie le plan spécifique *per strigas* (Métaponte, Naples, Pompéi, Paestus, Agrigente, Sélinunte), fort différent des modèles classiques des villes grecques.

⁶⁹ IOSPE, I², n° 352 et n° 401.

⁷⁰ IOSPE, I², n° 418.

⁷¹ Sur le plan de la chora et de la ville de Métaponte voir : F. Castagnoli, *La pianta di Metaponto. Ancora sull'urbanistica ippodamea*, dans « Atti della Accademia Nazionale dei Lincei » 1959, XIV, 1-2, pp. 49-55 ; G. Schmiedt, R. Chevallier, *Caulonia e Metaponto, Applicazioni della fotografia aerea in ricerche di topografia antica nella Magna Grecia*, dans « Universo XXXIX », 1959, 2, pp. 349-370 ; XXXIV, 1959, 5, pp. 993-1032 ; G. Schmiedt, R. Chevallier, *Photographie aérienne et urbanisme antique en Grande-Grèce : Caulonia, Métaponte*, dans RA, 1960, 1, pp. 1-31. Les travaux archéologiques effectués en 1967 nous autorisent à dater l'aménagement de la chora de Métaponte de la moitié du VI^e siècle av. n.è.

Information de D. Adameşteanu présentée lors du Congrès, à Tarente en 1967.

⁷² Je crois qu'il serait utile d'examiner si dans les divisions agraires de la chora de Chersonèso on ne s'était également pas servi d'*actus* en tant que unité de mesure. De l'avis de Strželeckij, les dimensions des kleroi dans la Péninsule d'Héraclée s'élèvent à approximativement 420 × 630 m, ce qui correspondrait à 12 × 1 *actus* (35 m) = 420 m, et 18 × 1 *actus* (35 m) = 630 m.

⁷³ Antonio Di Vita, *Un contributo all'urbanistica greca di Sicilia : Casmene*, dans Atti del Settimo Congresso Internazionale di Archeologia Classica, Roma, 1961, II, pp. 69-77.

⁷⁴ D. Adameşteanu, *L'espansione di Gela nella Sicilia centromeridionale*, dans « Kokalos », VIII, 1962, pp. 85-87.

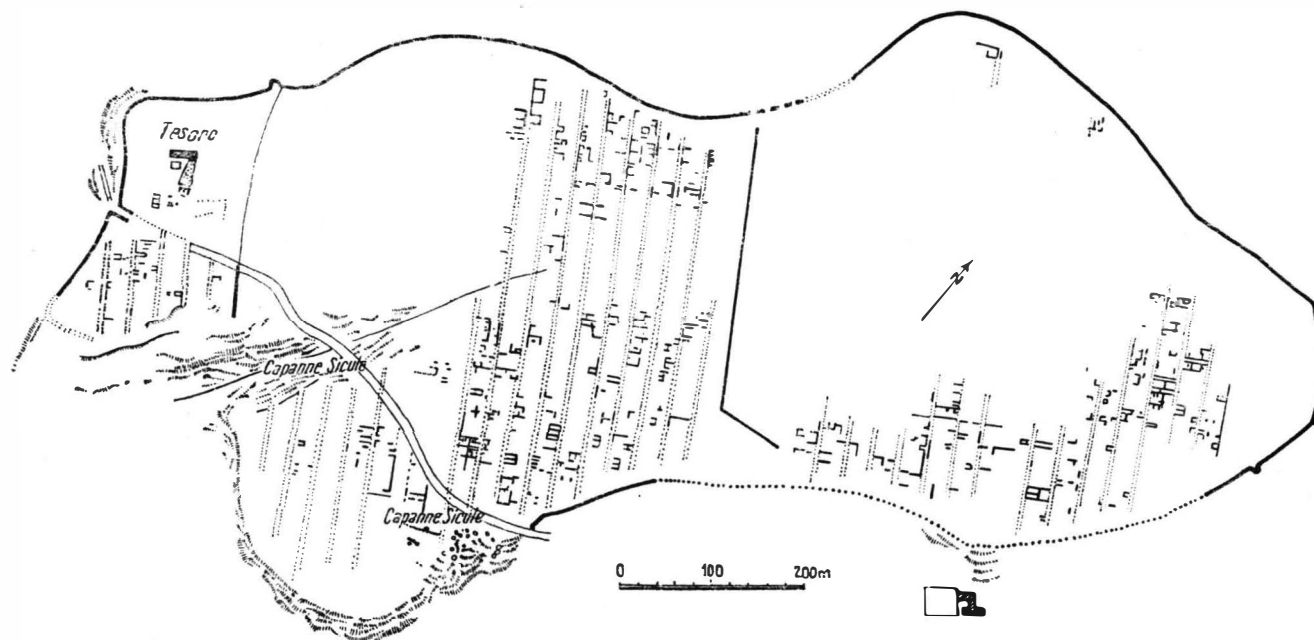
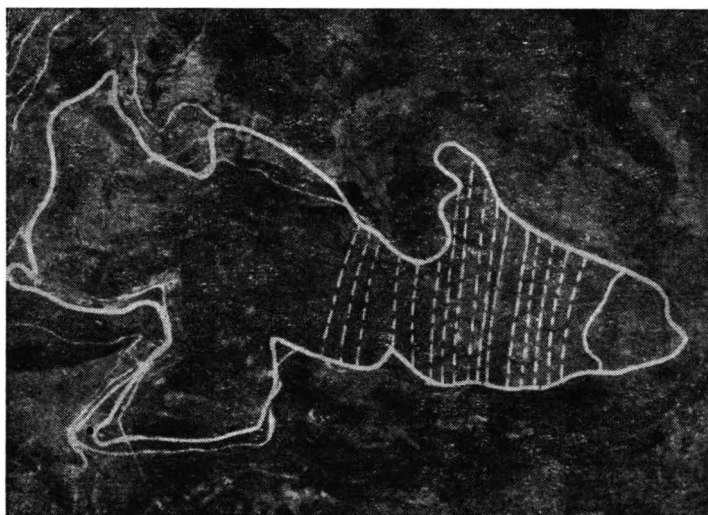


Fig. 11. — Plan de Monte Casale (d'après « Atti ... », vol. II, fig. 1, après la p. 70).



← Fig. 12. — Plan de Monte Bubbonia (d'après « Kokalos », VIII, 1962, tabl. X, 2, après la p. 120).

Il me semble que le système du partage du terrain que l'on a admis pour Monte Casale, Monte Bubbonia et pour la chora de Métaponte, de même que le plan *per strigas* se laissent comparer — dans une certaine mesure — avec les divisions agraires de diverses régions et datant de différentes époques. Ainsi, le plan du type de Monte Casale et celui de la chora de Métaponte ont été découverts par J. Bradford, au moyen d'une photographie aérienne, sur les pentes de l'Hymette en Attique⁷⁶. On observe également l'aménagement du territoire suivant le plan *per strigas* sur les versants de l'Hymette⁷⁸ ainsi que dans l'agriculture de l'époque romaine⁷⁷, et à l'époque moderne⁷⁸. Je suis d'avis que la division de la terre sous forme de longues bandes présente l'un des types les plus caractéristiques des structures agraires, évidemment dans les conditions des formes spécifiques de la propriété foncière, des techniques agricoles, etc. G. Thomson, par exemple, voit ce type de division du territoire dans l'agriculture primitive de l'Europe occidentale ; il suggère également ce système pour la Grèce archaïque⁷⁹.

Dans l'Antiquité, le système d'aménagement du territoire et les plans d'habitat — à les examiner de plus près — nous invitent à supposer que dans les deux cas il a été d'usage courant de recourir à la division en longues bandes parallèles et aussi à celle dite *per strigas*. En revanche, il est bien plus difficile de suivre le développement historique du rapport entre un lotissement agraire et un plan d'habitation (faute de sources bien datées). Il serait particulièrement nécessaire d'étudier parallèlement l'histoire du peuplement, de l'urbanisme et de l'agriculture (techniques agricoles, unités de mesure, évolution du terme de « kleros », et autres questions telles que : rotation, assolement, propriété foncière⁸⁰). Je suppose néanmoins que déjà, au point où nous sommes, on peut avancer l'hypothèse selon laquelle le plan régulier des villes grecques se formait — entre autres — en relation étroite avec l'aménagement du territoire et sous l'influence des lotissements agraires⁸¹. Je crois que certains arguments parlent en faveur de cette hypothèse, sans toutefois trancher la question définitivement. En voici quelques-uns : 1° Le plan du type Monte Casale ainsi que celui *per strigas* sont bien plus caractéristiques de l'agriculture que de l'urbanisme (ce fait-là se laisse observer à travers toutes les périodes historiques) ; 2° dans l'évolution historique, celle de l'urbanisme est toujours précédée d'un développement d'agriculture (les sources antiques écrites, elles aussi, (Platon⁸², Aristote⁸³) semblent suggérer le fait que l'aménagement du territoire au moment de la colonisation a précédé l'aménagement de la ville) ; 3° pour ce qui est de l'origine de la polis (ville et Etat), elle tire sa source — entre autres — du peuplement rural, du territoire agricole aménagé (j'ai tâché de présenter cette descendance historique à l'égard des colonies du Pont). 4° C'est dans le type de la polis grecque (comprenant la cité et le territoire environnant) et non ailleurs, que le plan *per strigas* a atteint sa forme la

⁷⁶ J. Bradford, *Ancient Landscapes, Studies in Field Archaeology*, London, 1957, tabl. 8.

⁷⁸ *Ibidem*, tabl. 7.

⁷⁷ *Ibidem*, tabl. 25.

⁷⁸ *Ibidem*, tabl. 28.

⁷⁹ G. Thomson, *Studies in Ancient Greek Society*, vol. I, *The Prehistoric Aegean*, London 1949, pp. 297—331.

⁸⁰ Je ne rappellerai ici que les hypothèses de Ed. Will sur la constitution de la propriété privée de la terre aux VIII^e et VII^e siècles, et celles de E. Sereni, sur l'apparition probable de l'assolement biennal au début de la colonisation ; ces deux événements entraînent — je crois — la division de la terre en parcelles et la stabilisation des limites de la propriété. Cf. Ed. Will, *Aux origines du régime foncier grec : Homère, Hésiode et l'arrière-plan my-*

cenien, dans R É A, LIX, 1957, 1—2, pp. 5—50 ; Idem, *La Grèce archaïque*, dans Deuxième Conférence Internationale d'Histoire Economique, Aix-en-Provence 1962, Paris 1965, I, pp. 41—96 ; E. Sereni, *Villes et campagnes dans l'Italie préromaine*, dans « Annales. Economies, Sociétés, Civilisations », XXII, 1967, 1, p. 33.

⁸¹ J'avance cette hypothèse dans mon article : *Plan de la ville et du territoire agricole d'une colonie grecque (Importance des nouvelles sources archéologiques)*, dans « Kwartalnik Historii Kultury Materialnej », XV, Warszawa 1967, 4, pp. 743—756 (en polonais avec un résumé en français) ainsi que dans la communication, *Le rapport de l'aménagement du territoire et du plan de la cité*, présentée au Congrès, à Tarente en 1967.

⁸² Platon, *Leg.*, V, 737—746 ; VI, 760—763.

⁸³ Aristote, *Pol.*, VII, 1327—1331.

plus parfaite et achevée. Ce plan s'est constitué, en effet, dans les colonies, villes neuves à vocation agricole, où l'agriculture orientée vers l'exportation exigeait certaines formes d'organisation technique, juridique et sociale prévue à l'avance.

Or, si réellement il existait un rapport entre le plan d'habitation et l'aménagement du territoire (j'entends par là tout un réseau de routes, de bornes, de canaux et d'irrigation) — en ce cas-là il est à croire que maints problèmes relatifs à l'histoire de l'urbanisme seraient plus aisément résolus. Le cas échéant, il serait plus facile de s'expliquer comment et pourquoi à diverses époques se sont formées des agglomérations à plan régulier, dans des régions où le développement de l'agriculture est particulièrement attesté, et notamment sur les côtes de l'Asie Mineure (Vieille Smyrne), en Italie Méridionale et en Sicile, sur le littoral de la mer Noire (Olbia, Chersonèsos), en Etrurie (Capoue, Marzabotto, Spina; à ce propos, il convient de rappeler les problèmes tels que le rituel étrusque, la géométrie, le développement de l'agriculture, l'irrigation).

A admettre l'interdépendance suggérée ci-dessus, il n'est pas exclu que ce fait-là serait susceptible de mieux expliquer l'existence de nombreux « terrains vagues » (jardins, etc.), non habités et englobés dans des enceintes (Agrigente, Paestum, Capoue, Pompéi) ainsi que l'absence de corrélation entre le plan de la ville, les fortifications et l'orientation des temples. De plus, ce rapport pourrait répondre — me semble-t-il — à la question pourquoi la parcelle (*insula*) constituait dans le plan d'une ville grecque l'élément le plus important⁸⁴. En outre, il éluciderait, peut-être, le problème de l'évolution de l'*insula* même. On se demande par exemple, si le plan de Monte Casale, datant de la seconde moitié du VII^e siècle, ne peut être considéré comme emprunté — dans une certaine mesure — des divisions agraires, alors que le plan *per strigas* des villes italiennes du VI^e siècle serait, lui, formé sous l'influence des lotissements ruraux. Il est possible qu'au fur et à mesure que se cristallisait le phénomène urbain avec toutes ses fonctions, les liens de l'*insula* avec la parcelle agraire se desserraient sensiblement, celle-là affectant de plus en plus la forme d'un carré, trait caractéristique plutôt du plan urbain. Il n'est nullement exclu que ces changements s'aient été produits parallèlement à la transformation des parcelles agraires (par exemple Chersonèsos, Kalos Limen). Peut-être, nous est-il permis de chercher l'étape suivante de l'évolution du plan de la cité dans un modèle classique entièrement formé, représenté par Milet, où ce n'est plus l'agriculture mais d'autres fonctions urbaines qui sont des facteurs décisifs du développement de la ville, et où l'*insula* n'est plus liée, du point de vue génétique, à une parcelle agraire. Il est également probable que l'absence d'un plan régulier dans certaines villes anciennes, telles que Athènes, Corinthe, Mégare, résulte non seulement d'une continuité du peuplement remontant à l'époque du bronze, mais qu'elle est due au fait de la moindre importance de l'agriculture dans leur développement, comme cela a été observé dans les colonies. Je suppose que le raisonnement que je viens de présenter serait susceptible d'expliquer les formes allongées de l'*insula* dans les villes hellénistiques de l'Asie⁸⁵. De toute évidence, à l'époque des Séleucides, les villes neuves fondées en Asie accusent souvent quelque ressemblance avec la polis grecque; c'étaient donc, comme à l'époque de la grande colonisation, des villes à vocation agricole où la parcelle (*kleros*) constituait l'élément essentiel du développement. Reste à savoir s'il s'agit ici d'un emprunt des colonies grecques ou bien si ce phénomène s'explique par l'influence directe des lotissements agraires sur l'évolution du plan de la ville.

⁸⁴ R. Martin, *L'urbanisme dans la Grèce antique*, Paris, 1956, pp. 122–123.

⁸⁵ J. Lauffray, *L'urbanisme antique en Proche Orient*, dans *Acta Congressus Madvigiani*, IV, Copenhagen, 1958, pp. 7–26.

Ces quelques remarques ayant trait à la genèse du plan régulier de la ville grecque confirment — de mon avis — la corrélation qui existait entre la campagne et la ville. L'analyse de ce problème — qui ne prétend nullement de trancher la question — suggère une certaine « prédominance » (dans une période historique et dans des cadres bien définis) du territoire, de la campagne, de la chora, sur l'unité d'habitat qu'on est convenu d'appeler « ville » (car, il y a tout lieu de se demander si dans la période la plus reculée, le terme de « ville » est pertinent !) Evidemment, ce phénomène particulier du plan de l'habitat n'est qu'un des nombreux éléments d'un ensemble de problèmes bien plus vastes et d'importance capitale, pour ne citer que quelques-uns : caractère, spécificité, structure économique, sociale et politique de l'établissement grec à cette époque. Ne devrait-on pas, dans les travaux sur la genèse de la ville antique (faisant état de l'aspect urbaniste, et historique de la question) « franchir les murs des villes » dans le sens propre et métaphorique du mot ? On se demande à ce propos, si la méthode des savants soviétiques qui, dans leurs recherches sur la colonisation d'Olbia et du Bosphore, remontent jusqu'à l'époque reculée où le peuplement de « campagne » et « ville » n'avait pas encore été nettement différencié, leur structure et rapports ne faisant que se former, — n'est pas la seule juste et pertinente.

De toute façon, on est d'accord que ces questions doivent être considérées et analysées sur un vaste fond historique, l'attention des chercheurs se concentrant sur les éléments « ruraux » et « urbains » de tous les aspects de la civilisation, de l'art ⁸⁶, de la religion, de la vie sociale et politique. Dans ces études, on ne saurait passer sous silence la mentalité et l'histoire de la pensée des Anciens. En outre, il faut examiner si la question de l'aménagement géométrique du territoire peuplé par les colons (aménagement de l'aire agricole et de l'aire d'habitation) n'est pas liée aux problèmes discutés par P. Vernant, P. Lévêque, P. Vidal-Naquet ⁸⁷ (organisation de l'espace et la vision géométrique du monde archaïque). J'estime que la division du terrain, systématique et suivant un plan bien précis, considérée sous les deux aspects, « campagne » et « ville », appartient manifestement à l'ensemble des questions étudiées par ces érudits. Reste à se demander si l'exemple que je viens d'évoquer est, oui ou non, susceptible de confirmer les théories qui visent à reconstruire la formation de la mentalité de la période archaïque et, le cas échéant, de repérer les différentes modifications et altérations que subissaient les notions courantes enracinées dans la civilisation grecque du VI^e et du V^e siècle.

J'aimerais croire que les quelques témoignages archéologiques présentés dans cet article, relatifs à la « campagne » et aux « villes » côtières de la mer Noire nous feront mieux connaître le problème de la colonisation et de la genèse de la ville, de la polis, de la chora. L'exemple de l'évolution de l'habitat des régions d'Olbia et du Bosphore peuvent — me semble-t-il — être tenu pour preuve qui étaye l'hypothèse du synœcisme qui aurait donné naissance à la colonie. Toutes les sources qui se ramènent aux vestiges des divisions agraires et proviennent de la Crimée occidentale, des environs de Chersonèse et du Bosphore, attestent ostensiblement l'existence d'une chora environnante les villes grecques, organisée et aménagée partout d'une façon quasi uniforme. Or, on se pose la question si ce type d'aménagement de la chora du Pont date dès la fondation de la colonie, ou bien d'une époque ultérieure (dans le cas qui nous intéresse, ce serait vers la fin du V^e siècle et au cours des IV^e et III^e siècles).

⁸⁶ Une certaine influence de l'agriculture sur la géométrisation de l'art se trouve soulignée entre autres chez R. Huyghe, *Sens et destin de l'art, 1. de la préhistoire à l'art roman*, Paris, 1967, *passim*.

⁸⁷ J. P. Vernant, *Les origines de la pensée grecque* Paris, 1962 ; Idem, *Espace et organisation politique en Grèce ancienne*, dans « Annales, Economies, Sociétés, Civilisations », XX, 1965, 3, pp. 576—595 ; P. Lévêque, P. Vidal-Naquet, *Clisthène l'Athénien*, Paris, 1964.

siècles.) C'est à ce problème que se rattache l'hypothèse que je viens d'avancer, selon laquelle le plan régulier d'une colonie (ville) aurait été étroitement lié avec les lotissements agraires. Ce problème-là, ainsi que tous ceux portant sur la vaste notion « campagne — ville », demandent d'être approfondis et considérés ensemble avec ceux de l'histoire de la colonisation des terrains côtiers de la mer Noire, tenant compte des analogies qu'ils accusent avec la colonisation grecque répandue dans les autres régions du monde antique.

**LES ABRÉVIATIONS UTILISÉES POUR LES RÉFÉRENCES AUX PUBLICATIONS, ACTES ET REVUES
USUELLES SONT LES SUIVANTES :**

- BLAVATSKIJ**, 1953 — V. Blavatskij, *L'agriculture dans les villes antiques du littoral de la mer Noire*, Moscou, 1953 (en russe).
- BLAVATSKIJ**, 1961 — V. Blavatskij, *L'archéologie antique du littoral de la mer Noire*, Moscou 1961 (en russe).
- DOMANSKIJ**, 1961 — J. Domanskij, *Sur l'histoire du peuplement du Boug inférieur aux VII^e — IV^e siècles av.n.è.*, dans « Arkheologičeskij Sbornik, Gosudarstvenyj Ermitazh », 1951, 2, pp. 26—44 (en russe).
- DOMANSKIJ**, 1965 — J. Domanskij, *Sur la période principale des villes antiques du littoral septentrional de la mer Noire*, dans « Arkheologičeskij Sbornik, Gosudarstvenyj Ermitazh », 1965, 7, pp. 116—141 (en russe).
- GAJDUKEVIČ**, 1949 — V. Gajdukevič, *Le Royaume du Bosphore*, Moscou-Leningrad, 1949 (en russe).
- GAJDUKEVIČ**, 1955 — V. Gajdukevič, *L'histoire des villes antiques du littoral septentrional de la mer Noire*, dans « Antičnyje goroda Severnovo Pričernomorija », Moscou-Leningrad 1955, pp. 23—147 (en russe).
- KAPOŠINA**, 1956 — S. Kapošina, *De l'histoire de la colonisation grecque dans la région du Boug inférieur*, dans MIA 1965, 50, pp. 211—254, (en russe).
- KRUGLIKOVA**, 1957 — I. Kruglikova, *Recherches sur les territoires ruraux du Bosphore européen*, dans SA, 1957, 1, pp. 217—231 (en russe).
- KRUGLIKOVA**, 1959 — I. Kruglikova, *Territoire rural du Bosphore*, dans PISP, pp. 108—125 (en russe).
- KRUGLIKOVA**, 1963 — I. Kruglikova, *Recherches sur l'habitat rural du Bosphore*, dans VDI, 1963, 2, pp. 65—79 (en russe).
- KRUGLIKOVA**, 1967 — I. Kruglikova, *Le rôle de l'agriculture dans les cités antiques du littoral septentrional de la mer Noire, dans les périodes les plus reculées*, dans KS, 1967, 109, pp. 3—8 (en russe).
- LAPIN**, 1963 — V. Lapin, *L'aspect économique de l'habitat de Berezan*, dans Antičnyj gorod, Moscou, 1963, pp. 31—39 (en russe).
- LAPIN**, 1966 — V. Lapin, *La colonisation grecque du littoral septentrional de la mer Noire*, Kiev, 1966 (en russe).
- SLAVIN**, 1951 — L. Slavin, *Olbia, ville antique*, Kiev, 1951, (en russe).
- SLAVIN**, 1955 — L. Slavin, *Les recherches archéologiques sur les villes, les habitats et les nécropoles des environs d'Olbia en 1949—1950*, dans « Arkheologični Pamiatki » Kiev, 1955, V, pp. 127—150 (en ukrainien).
- SLAVIN**, 1959 — L. Slavin, *La division en période de l'histoire d'Olbia*, dans PISP, pp. 86—105 (en russe).
- ŠTITEL'MAN**, 1954 — F. Štitel'man, *Villes, habitats et nécropoles du liman du Boug (VII^e — II^e siècles av.n.è.)*, dans KSIA, 1954, 3, pp. 102—105 (en russe).
- ŠTITEL'MAN**, 1956 — F. Štitel'man, *L'habitat de la période antique sur les rives du liman du Boug*, dans MIA, 1956, 50, pp. 255—272 (en russe).
- STRŽELECKIJ**, 1959 — S. Strželeckij, *Les principales étapes du développement économique et la division en période de l'histoire de la Chersonèse Taurique dans l'Antiquité*, dans PISP, pp. 63—85 (en russe).
- STRŽELCKIJ**, 1961 — S. Strželeckij, *Les kleroi de la Chersonèse Taurique : sur l'histoire de l'ancienne agriculture en Crimée*, Simferopol 1961 (en russe).
- WAŚOWICZ**, 1966 — A. Waśowicz, *A l'époque grecque : le peuplement des côtes de la mer Noire et de la Gaule méridionale*, dans « Annales, Economies, Sociétés, Civilisations », XXI, 1966, 3, pp. 553—572.
- PISP**, Problemy istorii Severnovo Pričernomorija w antičnuju epochu, Moscou, 1959.